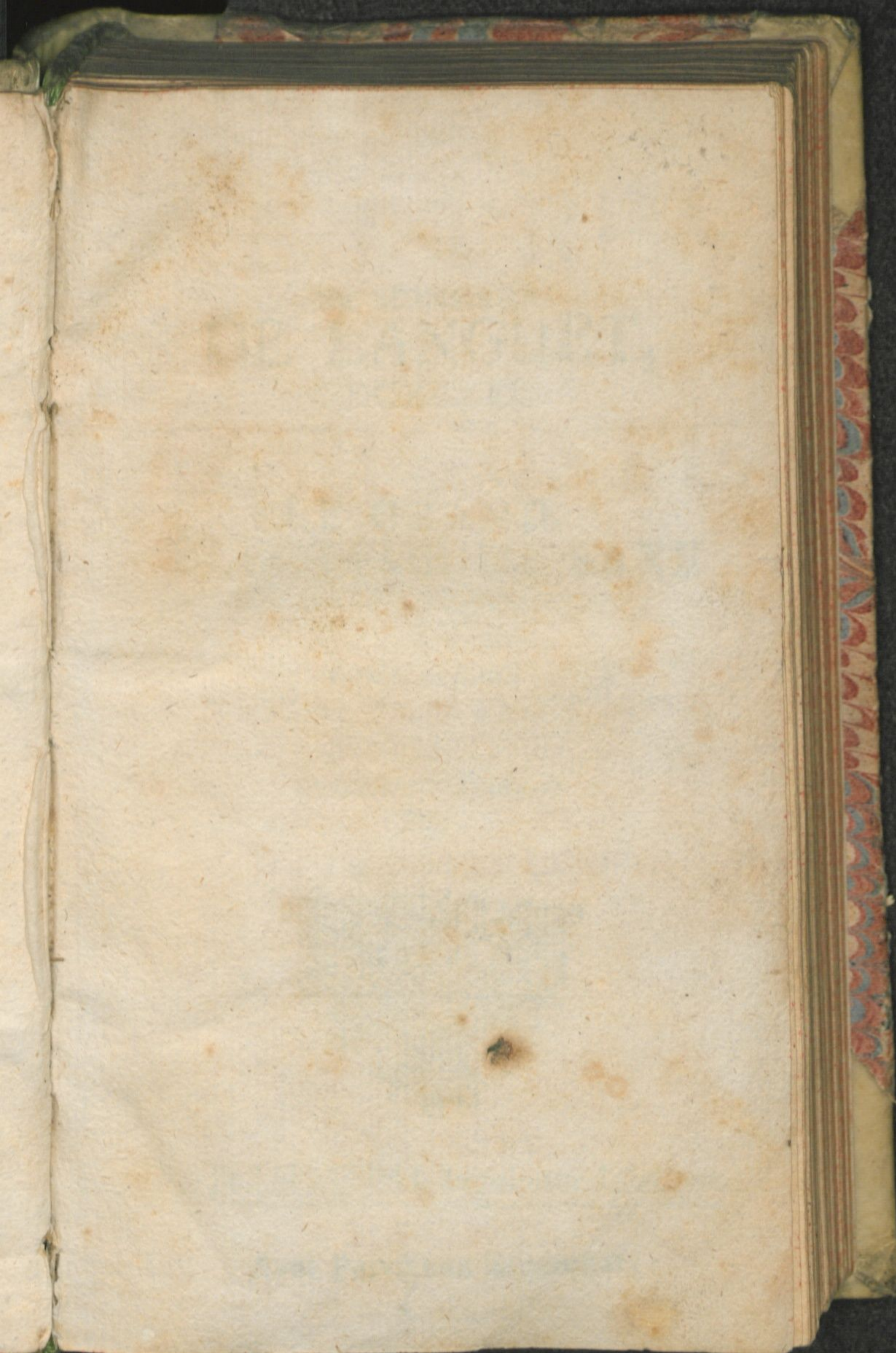
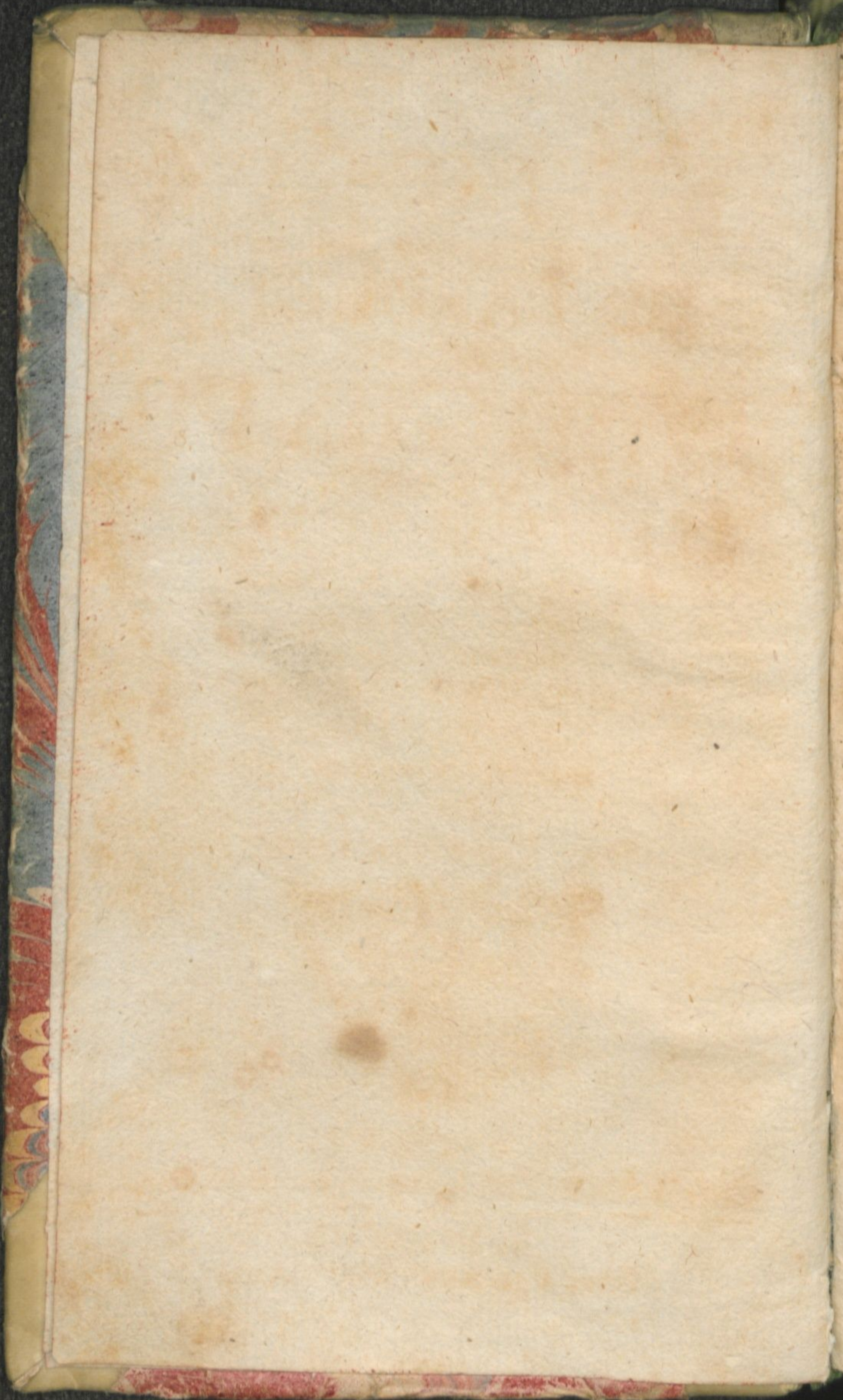




11, 76.





LETTRES
DE MONSIEUR
DE LANGUET,
CONSEILLER
D'AUGUSTE
LE GRAND,
ELECTEUR DE SAXE
ET ARCHI-MARECHAL
DE L'EMPIRE,

écrites en Latin

A SON ALTESSE ELECTORALE
SON MAITRE,

traduites en François

Par

JEAN CHRETIEN LUNIG.



A DRESDEN,
Chés **JEAN RIEDEL,** Imprimeur de la Cour.

M. DC. XCIV.
Avec PRIVILEGE ELECTORAL.

4



SO
C
D
L
G
T
D
D
D
E
B
B
B
R

^A
SON ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR

**JEAN
GEORGE IV.**

DUIC DE SAXE, JULIERS, CLEVES, BERG, EN-
GERN ET VESTPHALIE, ELEC-
TEUR ET ARCHI-MARECHAL
DE L'EMPIRE, LANDGRAVE
DE THURINGE, MARGGRAVE
DE MISNIE, ET DE LA HAUTE
ET DE LA BASSE LUSACE,
BOURGGRAVE DE MAGDE-
BOURG, PRINCE DE HENNE-
BERG, COMTE DE LA MARC,
RAVENSBERG ET BARBY,
SEIGNEUR DE RAVEN-
STEIN &c.

* 2

SON ALTESSE SEPTENNISMAE

MAYESTATEUR

JEAN

GEORGE IV.

DUC DE SAXE, III.

MERS, CHEVES, BERGEN

CHRISTVESTPHALIE, etc.

TEUR ET ARCHIEV. MARCHE

DE L'EMPIRE, L'EMPEREUR

DE THURINGE, MARCHION

DE MISNE ET DE LA HAUTE

ET DE LA BASSE LOZAC

BOURG, PRINCE DE HENNE

BERG, COMTE DE LA MARE

RAVENSBURG, etc. BARR

SEIGNEUR DE BAVEN

STEM ET





MONSIEUR,

JE n'oserois pas pren-
dre la liberté de me jet-
* 3 ter

ter aux piés de Vôtre
Altesse Electorale pour
luy presenter si peu de
chose, que la traduction
de ces Lettres. Mais
MONSEIGNEUR, après
avoir considéré, qu'elles
ont été écrites au Grand
AUGUSTE Electeur
de Saxe, Grand-Pere de
Vôtre Bis-Ayeul, &
qu'elles sont des preu-
ves authentiques de la
haute estime, que toutes
les

les Puissances de l'Eu-
rope avoient pour ce fa-
meux Defenseur de la
liberté de toute l'Alle-
magne, j'ay crû que je ne
pouvois pas me dispenser
de mettre cette Tradu-
ction entre les mains de
Vôtre Altesse Electora-
le, comme un bien qui luy
appartient de droit, puis
qu'Elle est un illustre
Descendant de ce grand
Prince, en qui l'on voit

* 4 au-

aujourd'huy éclater la
gloire immortelle de
tous ses Predecesseurs.
N'envisagés pas, MON-
SEIGNEUR, ce que je viens
de Vous offrir avec une
extrême soumission com-
me une chose de peu de
valeur: Ayés la bonté
d'en examiner de près la
matiere, & principale-
ment de jetter les yeux
sur le zele ardent de ce-
luy,

*luy, qui est avec un pro-
fond respect,*

MONSEIGNEUR,

**De Vòtre Altesse
Electorale**

*Le tres-humble, tres-obëissant
& tres-soumis serviteur*

Jean Chrétien Lunig.

Monsieur de Vohrre Altesse
Electoral

Monsieur

De Vohrre Altesse
Electoral

Jean Christian Lang
à Paris

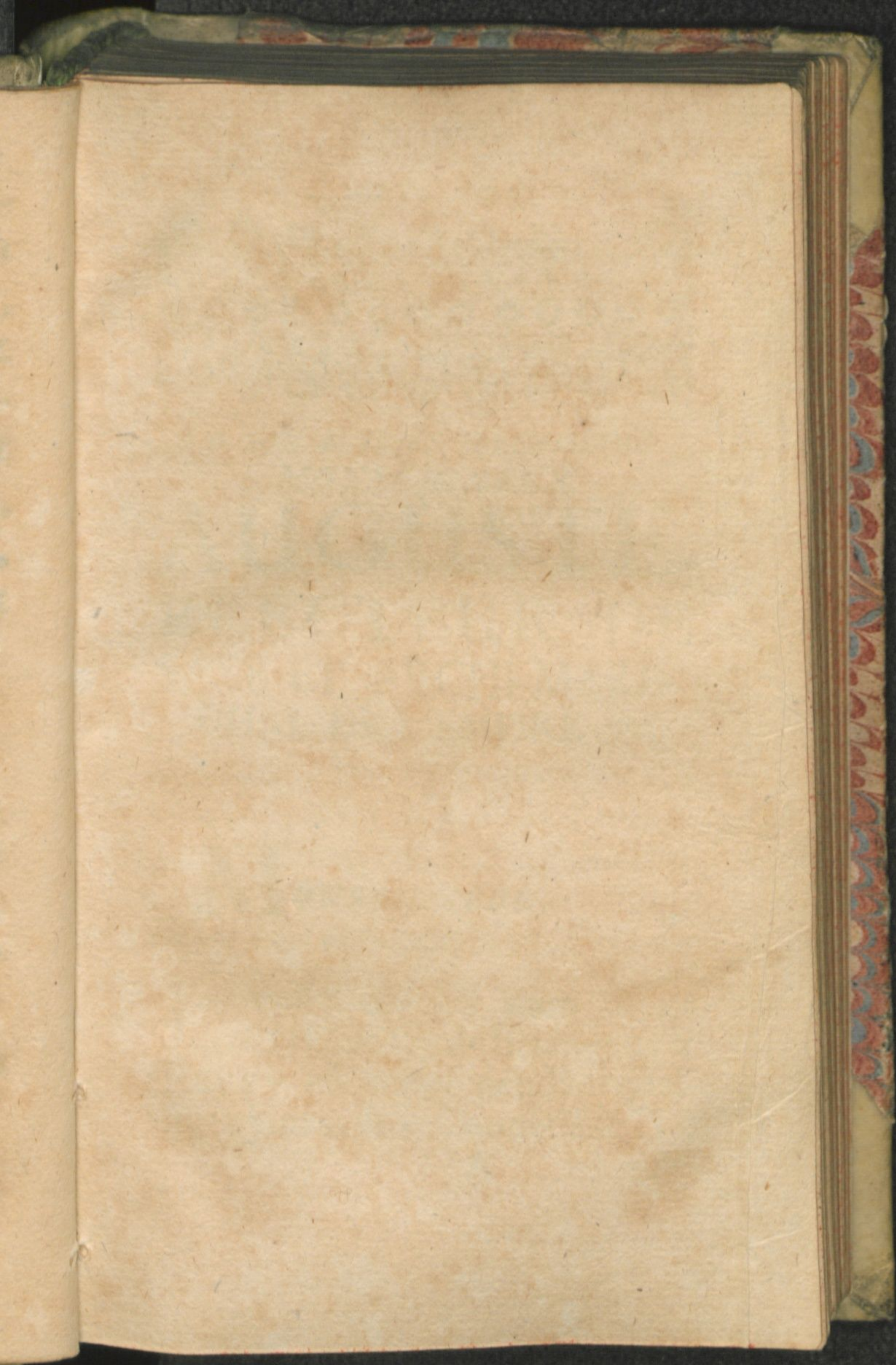


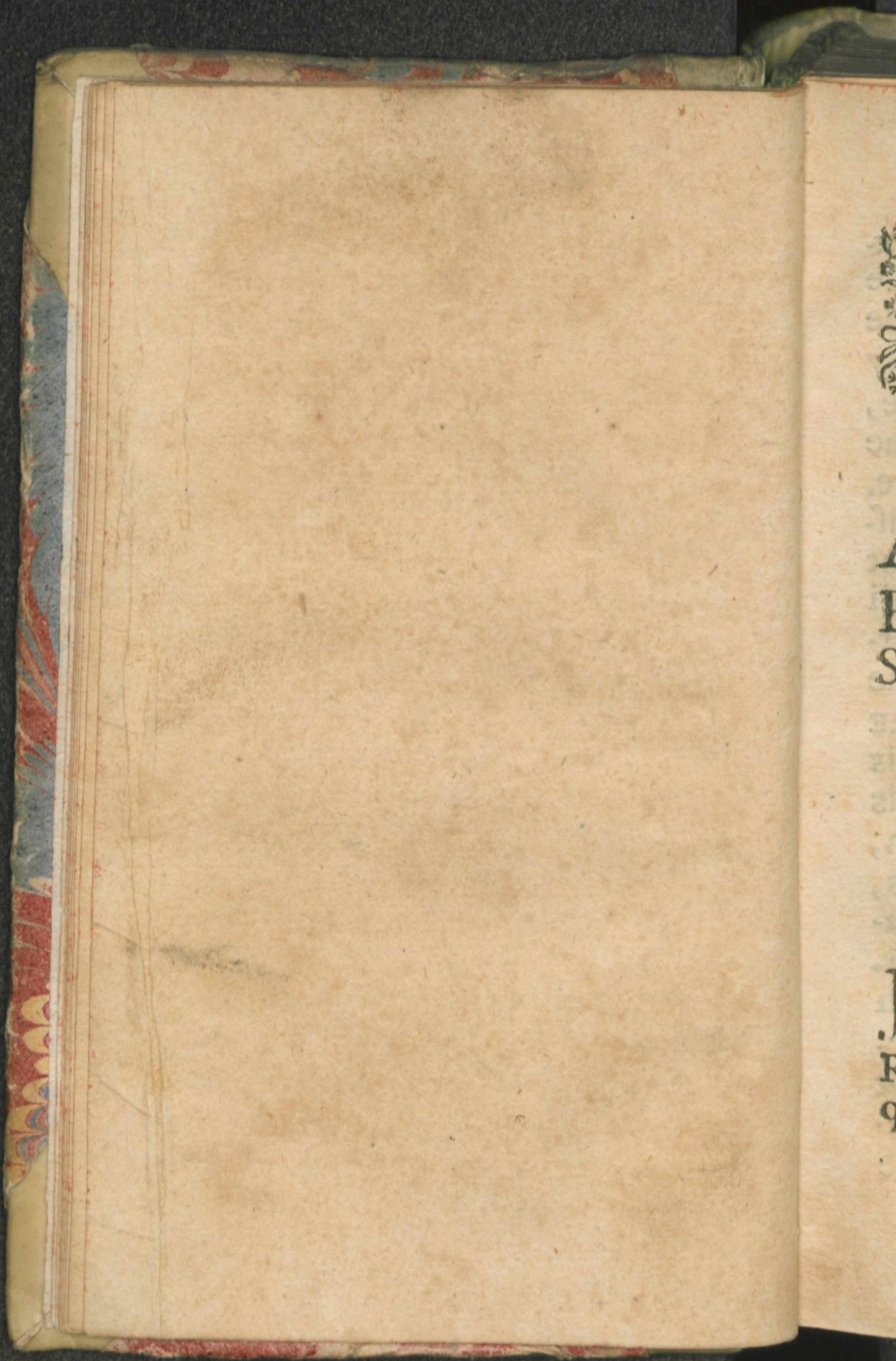
AVERTISSEMENT.

ON s'étonnera sans doute, qu'un Allemand ait pris la hardiesse de traduire ces Lettres en François; mais afin que tout le monde soit persuadé que je n'ay mis ma Traduction sous la presse, qu'après avoir eu l'approbation d'un François, qui par son esprit & par ses études est estimé de tous les honnêtes gens qui le connoissent. J'ay crû, qu'il étoit absolument nécessaire d'en donner quelque avis particulier, pour assurer que le véritable genie françois y est renfermé. J'aurois bien pû faire un stile plus relevé & plus poli, mais

mais comme j'ay voulu m'atta-
cher à expliquer exactement la
veritable intention de l'Auteur,
je ne m'en suis point du tout
écarté. Si les curieux veulent sa-
voir si j'ay bien reüssi ils peuvent
voir le Latin pour se satisfaire,
n'ayant pas voulu le mettre icy,
pour ne pas grossir inutilement
cet Ouvrage.

que je n'ay pas mis in situ
tous les articles, du moins en
l'apportionation d'un François, qui
par son esprit & par les études
est estimé de tous les hommes
gens d'un leçon. J'ay cru
qu'il étoit absolument nécessaire
d'en donner quelque avis parti-
culier, pour sçavoir que le ver-
table genre François y est renfer-
mé. J'aurois bien pu faire un
file plus relevé & plus poli,
mais







A SON ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR

AUGUSTE,
ELECTEUR DE
SAXE ET ARCHI-MARÉ-
CHAL DE L'EMPIRE &c.



MONSEIGNEUR,

J'ay enfin obtenu mon congé
dans le Château de Briançon; le
Rois'y est arrêté pendant quel-
ques jours, & le Connétable l'y a

A

re-

receu avec une magnificence extraordinaire. Lors que je seray de retour, je vous informeray de tout ce qui s'est passé: je tacheray même à devancer cette Lettre, à moins qu'il ne m'arrive quelque malheur pendant mon voyage. J'ai raison d'y prendre garde, puisque des gens dignes de foy m'ont donné avis qu'il y en aura qui m'observeront en chemin. En effet dès le moment, que ceux qui ne sont pas trop affectionnés à VÔTRE ALTESSE ELECTORALE ont appris que j'étois envoyé en ce Pais, ils ont, je ne say par quel soupçon, donné ordre à de certaines gens, de tâcher à decouvrir le véritable sujet de mon voyage à la Cour. Mais un de ceux, à qui l'ordre en avoit été doñée, m'en ayant averti, & sachant que l'on me tendroit des pieges, m'a conseillé de prendre

dre

dre bien garde à moy. Je remets le tout à la Providence Divine, qui m'a conservé jusqu'à present, & qui m'a delivré plusieurs fois de plus grans perils. Le Roy de France finira bientôt son voyage, & s'en retournera au cœur du Royaume. On croit qu'il restera tout l'hyver dans la ville de Blois, située sur la Loire, à une journée au dessous d'Orleans. On y a convoqué une Assemblée pour le mois de Janvier, dont on parle diversément. Le bruit court, qu'on y deliberera de nouveau sur les matieres de la Religion, & que l'on avoit déjà commandé à quelques Evêques de se joindre à quelques-uns des plus celebres Theologiens, & de rediger par écrit une formule de doctrine, par laquelle on puisse esperer d'accommoder les deux partis qui

font en division. Si cela est vray, je ne crois pas qu'ils n'entreprennent envain un ouvrage de cette consequence. D'autres disent, ce qui me paroît plus vray-semblable, qu'on a convoqué cette Assemblée pour consulter de que le maniere le Roy pourra exiger quelque argent de ses sujets, & particulièrement des Ecclesiastiques pour payer les dettes dont il est accablé. On dit que le Cardinal de Lorraine viendra dans peu de tems à la Cour avec une grande suite; & parce que Monsieur l'Ammiral & Mr. de Montmorency s'assemblerent dernièrement à Melun sur la Seine, dix lieuës au dessus de cette ville, on en fait des jugemens surprénans. Il y en a plusieurs qui croyent que l'on prendra de nouveau les armes, & ils se font une joye des diver-

ver.

verses esperances qu'ils en ont. Je ne doute pas que cette grande defunion des esprits, & la folie des hommes ne soient capables d'exciter de grans troubles à la moindre occasion qui s'en presentera; j'espere pourtant, que ceux qui savent par leur propre experience quels ont été les malheurs des troubles passés, s'opposeront aux efforts des plus mutins. Jaques Comte d'Aran, le frere naturel de la Reine d'Ecosse, & quelques autres des plus considerables du Royaume, qui s'étoient opposés au nouveau Roy, ont été chassés d'Ecosse, & se sont sauvés en Angleterre au nombre de treize; mais le Comte d'Aran tient pourtant encore deux places fortes près des frontieres d'Angleterre. Au commencement de la sedition le Roy d'Ecosse, qui craignoit les

Anglois, demanda du secours au Roy de France; mais il arriva, je ne say comment, que ses ennemis se retirèrent plutôt qu'il n'avoit pensé. Il n'a rien encore entrepris touchant la Religion: les Predicateurs prêchent avec autant de liberté qu'auparavant, & le Roy même assiste à leur predications. Tout le monde croit pourtant qu'il a plus de panchant à la Religion Romaine, & qu'il attend l'occasion d'y faire un changement, que, s'il l'entreprendoit à present de faire, le peuple rappelleroit peut-être, ceux qui se sont sauvés en Angleterre. La Reine d'Angleterre est fort en peine de voir ses affaires en l'état où elles sont. Elle fait qu'il y en a plusieurs dans son Royaume qui tiennent en cachette le parti de la Religion Catholique, & cela la fait soup-

soupeçonner qu'ils desirent le Roy & la Reine d'Ecosse, qui se disent heritiers de l'Angleterre, & dont l'authorité s'est fort augmentée par la dernière victoire. S'il est vray, que la Reine d'Ecosse soit enceinte, comme on l'a écrit depuis peu de la Cour d'Ecosse, & qu'elle accouche d'un Prince, cela augmentera sans doute le danger où la Reine d'Angleterre se trouve. Elle s'apperçoit aussi, que plusieurs grans Seigneurs d'Angleterre la haïssent pour avoir trop élevé Robert Dudlée: C'est pourquoy, lors que les Grans d'Ecosse, qui s'étoient sauvés en Angleterre, luy demanderent audience, elle ne voulut l'accorder qu'à condition, que les Ambassadeurs de France & d'Espagne y seroient presens. Il semble encore, ou du moins elle fait semblant de

vouloir épouser Charles Archiduc d'Autriche, & des personnes de haute qualite de ce pais-là m'ont écrit, qu'on y attend son arrivée. Pour moy je ne faurois croire, qu'elle épouse Charles Archiduc d'Autriche; je crois plutôt, qu'elle cherche par ce déguisement l'occasion de troubler de nouveau les affaires d'Ecosse, & de faire rappeler les Exilés dans leur patrie, parce qu'elle fait qu'ils sont les ennemis jurés du Roy. Dans les conditions qu'elle a fait proposer à Charles d'Autriche, elle luy demande quatre cens mille écus par an pour son donaire, en cas qu'elle le survive: Elle dit qu'elle ne veut pas avoir moins que sa sœur, à qui le Roy d'Espagne en avoit promis autant; & tout le monde fait, que Charles d'Autriche ne peut pas le faire. J'écris amplement de
cet-

cette affaire à V. A. E. parce que je crois que le Roy de Danemarc a interêt de prendre garde aux affaires d'Ecosse, dont le trop grand accroissement seroit dangereux pour luy, sur tout, si le Roy de Suede épouse la Duchesse de Lorraine, à cause qu'elle est proche parente de la Reine d'Ecosse; personne n'ignore, combien leur ambition est demesurée, & quel est le genie du Cardinal de Lorraine. Christofle Marggrave de Bade a passé en Angleterre avec son Epouse, qui est Suedoise; Elle a accouché d'un fils à Londres, le Roy de France & la Reine d'Angleterre l'ont présenté au Batême, & luy ont donné le nom d'Edouard l'Heureux. On dit que le Marggrave y est allé pour renouveler la vieille intrigue du mariage de la Reine avec le Roy de Suede, &

c'est ce que je ne crois pas, à moins qu'il n'y ait de la folie de leur part. Le douzieme de ce mois le Prince de Condé époufa la sœur du Duc de Longueville, & on celebra les noces dans la ville de Vendome. Le Prince de la Rochefuryon Prince du sang Royal, Mr. de Sipierre, Gouverneur des Duchés d'Orleans & de Berry, & le Comte de Sancerre, qui étoient des personnes de grande autorité, moururent icy dernièrement. L'Epouse du Duc de Parme s'étant embarquée en Portugal pour aller dans les Pais-Bas, a été agitée d'une tempête qui l'a poussée sur les Côtes d'Angleterre dans la Province de Cornouaille; mais on dit qu'elle est à present arrivée en Zeelande: il y a long-tems que son Beau-pere l'attend à Bruxelles. Il est arrivé en ce pais quelques Prin-

Princes de Pomeranie pour faire leurs études & pour apprendre la langue françoise. Ils ont demeuré quelque tems à Wittemberg, & à present ils sont dans cette ville, Dieu conserve Vôtre Alteſſe Electorale & toute ſon Illuſtre Famille. A Paris le 17. Novembre 1565.

P.S. J'étois ſur le point de cacher ma lettre, lors qu'un certain qui venoit d'Angleterre me dit, que tous les Principaux Ecoſſois qui s'étoient fauvés, ſe ſont reconciliés avec leur Roy, & ſ'en ſont retournés en Ecoſſe à la reſerve du Comte d'Aran & du frere naturel de la Reine. Il a encore dit, que la ſœur du Roy de Suede que le Marggrave de Bade a épouſé, eſt en grande faveur auprès de la Reine d'Angleterre, & que la Reine luy a fait de grans preſens.

MON-

*
*
***M**ONSEIGNEUR,

Je n'ay rien écrit jusqu'à present
à Vôtre Altesse Electorale, n'ayant pas osé envoyer mes Lettres à Anvers, de peur que ceux qui gardent les chemins à cause des troubles qui menacent les Pais-Bas, ne les ayent ouvertes. Mais on a presentement établi un Messager, par le moyen duquel je pourray luy faire tenir mes lettres à Nuremberg. Le Roy de France a passé ici & dans le voisinage les mois de May & de Juin. Il avoit resolu d'aller faire un tour en Picardie; mais je crois que les troubles des Pais-Bas luy ont fait prendre une autre resolution: car
il

il ne veut donner du soupçon ny au Roy d'Espagne, ny aux Flamans: Je ne pense pas non plus qu'il soit à propos qu'il s'éloigne de cette Ville en ce tems où tout le monde a l'esprit occupé de l'évenement des troubles Belghiques. Les affaires de France sont assés tranquilles par tout, si l'on en excepte celles de Toulouse. Il y a un mois qu'il se fit un tumulte dans la Ville de Pamiers, à une journée de Toulouse; où les nôtres tuèrent trente ou quarante Catholiques Romains, & ils n'en perdirent que quatre ou cinq des leurs. Mais les Catholiques, qui s'étoient sauvés du tumulte irritèrent tellement contre les nôtres les habitans de la petite ville de Foix, qui n'est qu'à deux lieuës de Pamiers, que s'étant mis sous les armes à la pointe du jour, ils en

égors

égorgèrent quinze ou seize qui étoient encore au lit. Lors que la nouvelle en fut venue à Toulouse, les Catholiques commencerent à murmurer & à maudire les nôtres, qui craignant la cruauté du peuple, qui est le plus méchant de toute la France, il n'en sortit guere moins de deux mille de la ville. Ces affaires ont mis la Cour quelque tems en peine; car Pamiers s'est fortifié d'une garnison de soldats & Toulouse qui est une ville puissante & seditieuse, n'obéissoit pas assés à l'Evêque de Valence que le Roy y avoit envoyé depuis quelques mois. Mais je viens d'apprendre qu'on espere que les choses seront bientôt tranquilles, & que ceux de Toulouse rappellent déjà ceux qui sont sortis de la ville. On a à present accordé aux freres du Roy certaines

nes

nes Principautés qu'eux & leurs Successeurs mâles posséderont, & chacun d'eux aura tous les ans cent mille livres de rentes; deux florins d'Allemagne valent trois livres de cette monnoye. Outre cela, le Roy leur donne à chacun une pension de deux cens mille livres par an; mais elle ne passera pas à leur posterité. L'aîné que l'on appelloit cy-devant Duc d'Orleans, s'appelle à present Duc d'Anjou, & le Cadet Duc d'Alençon. Le Duc de Lorraine est icy avec Madame la Duchesse son Epouse. Un peu avant son arrivée le Cardinal de Lorraine & tous les Guises se retirèrent de la Cour, à cause de la division qu'il y a entre eux: la raison en est, que le Cardinal de Lorraine s'appercevant, que le Duc de Nemours Cousin germain du Duc de Savoye, étoit pas-

passionément amoureux de la
Veuve du frere de Guise, & qu'il
avoit une extrême envie de l'é-
pouser, a creu que l'occasion d'en-
richir les fils de son frere se pre-
sentoit. C'est pourquoy il n'a pas
permis que la Duchesse de Guise
qui dependoit absolument de luy,
consentit à ce mariage, à moins
que le Duc de Nemours ne la fit
heritiere de tous ses biens, s'il ve-
noit à mourir sans enfans; & il l'a
enfin obtenu. Cette affaire a don-
né du chagrin au Duc de Lorrai-
ne, parce que le Comte de Vau-
demont son Oncle, que Vôtres Al-
tesse Electorale a vû à Francfort,
a épousé la sœur unique du Duc de
Nemours, qui par cette institu-
tion de la Duchesse de Guise est
desheritée de son frere. On dit,
que le jeune Duc de Guise est par-
ti pour la Baviere, en esperance
d'é-

d'épouser la fille du Duc de Baviere. Le Cardinal a recherché cette alliance, parce qu'il a crû que le Roy de France épouserait la fille de l'Empereur Maximilien, & que le Duc de Guise, à cause de sa femme seroit le Beau-frere du Roy Je crois que V.A.E. aura appris, que le Roy de France envoya ces dernieres années quelques vaisseaux de guerre sur la mer d'Occident, pour découvrir de nouveaux Pais. Ces vaisseaux sont enfin parvenus à cette côte de l'Inde Occidentale, qu'on appelle Floride, & ils ont bâti sur le bord d'une certaine riviere une Citadelle, qu'ils ont appellé Caroline. Les Espagnols croyant, qu'il ne leur étoit pas avantageux, que les François s'établissent en un lieu, qui n'est pas beaucoup éloigné des terres qu'ils possèdent dans les Indes

B

d'Oc-

d'Occident, prirent la Citadelle l'automne dernier, & taillerent en pieces tous les François qui étoient dedans. Mais dans le même tems que les Espagnols prirent la forteresse, trois vaisseaux François firent naufrage près du même endroit, & plusieurs de ceux qui étoient dans les vaisseaux étant heureusement venus à bord, & se voyant réduits à l'extrémité se rendirent aux Espagnols, qui les receurent sous leur protection, & ils les égorgerent pourtant dans la suite. Le bruit court, que les vaisseaux de Diepe ont rencontré quelques vaisseaux Espagnols dans le Golfe de Biscaye, & qu'ils les ont coulés à fond, pour vanger les meurtres que les Espagnols avoient fait dans la Floride. On équipe à présent quelques vaisseaux sur les côtes du

du Poitou, & à l'embouchure de la Garonne: Il y en a qui disent qu'on leur fera reprendre la route de Floride; mais les autres croient avec plus de vray-semblance, qu'ils escorteront la Flotte d'Espagne, qui doit partir pour les Pais-Bas, ou qu'ils defendront du moins les côtes de France, si la Flotte d'Espagne y passe. Le Pape envoya dernièrement un Nonce au Roy, qui luy chantoit encore la vieille Chançon de recevoir les Decrets du Concile de Trente, & d'ôter la liberté de Religion, qui a été accordée aux nôtres par l'Edit de paix; mais il a fort peu avancé. On dit qu'il a confisqué les biens de tous ceux qui font profession de nôtre Religion dans l'Etat d'Avignon; mais le Roy en empêche l'execution, de peur que cela ne donne lieu à quelque fou-

levement. Je ne doute pas que V. A. E. n'ait des nouvelles plus assurées que nous, des affaires des Pais-Bas: Il semble que tout est disposé à un soulevement. Car le Roy d'Espagne ne souffrira pas le changement qu'on tâche d'y faire, & il équipe déjà en Espagne une Flotte pour les domter. On dit ici qu'il demande passage en France, mais cela ne me paroît pas vraisemblable. Je crains fort que les Pais-Bas ne tombent dans le même malheur, où ce Royaume a été dans la dernière guerre civile: si la guerre s'allume, il y en aura un nombre infini de ce pais, qui s'y en iront. Les Flamans estoient que l'Empereur Maximilien cherchoit à la première assemblée des Etats quelque remède à leurs maux; mais lors qu'ils ont vû que leur esperance étoit
vai-

vaine, ils ont poussé les affaires à bout. Il est bien fâcheux, que le país le plus florissant & le plus fertile du monde soit renversé par la méchanceté & les factions du Pontife Romain, & par les mauvais Conseils d'Espagne. Il est étonnant, qu'ayant si souvent entrepris en vain d'empêcher les progrès de l'Evangile, ils ne se soient pas apperçûs combien extravagans ont été jusqu'à present leurs conseils, & qu'ils ne se mettent pas encore en état de chercher des remedes propres à éteindre cet embrasement, qui ne manquera pas de s'étendre par toute la Chrétienté. Tous ces maux ne viennent, que de la méchanceté & de la corruption de ceux qui ont de l'autorité auprès des Rois & des Princes: car tant ceux qui se sont enrichis des biens d'Eglise;

B ; que

que ceux que le Pape a corrompu par des presens, dans le dessein qu'ils ont d'agrandir leur autorité & d'affouvir leur ambition, donnent des conseils à leurs Princes, bien qu'ils n'ignorent pas qu'ils sont defavantageux au bien public. Les Marchans qui ont trafiqué jusqu'à present dans les Pais-Bas, demandent au Roy, que les mêmes privileges qu'ils ont eu à Anvers, leur soient accordés dans toutes les villes maritimes de France, & promettent de transporter le commerce qui y étoit. Il y a un mois que Mr. de Montigni frere du Comte de Horn, Envoyé des Etats des Pais-Bas au Roy d'Espagne pour luy dire les raisons qui les ont empeché de recevoir l'inquisition d'Espagne, passa icy. Le Marquis de Bergue qui s'en va en Espagne pour le
mé-

même sujet, est parti aujourd'huy de cette ville: Il y en a plusieurs qui croyent qu'il ne fait pas bien de se fier aux Espagnols en l'état où sont les affaires. Lors que je fus de retour d'Ausbourg, on faisoit encore courir le bruit du mariage de la Reine d'Angleterre avec l'Archiduc Charles. Tous les Anglois qui sont icy, & même l'Ambassadeur de la Reine assûrent que l'affaire est presque faite. Le Comte de Suffex avoit été choisi pour porter l'ordre de la Jarretiere à l'Empereur au nom de la Reine, & de terminer tout le different. On le croyoit d'autant mieux, que le Comte d'Ormond, qui est un Irlandois extrêmement bien fait & jeune, sembloit être déjà plus avant dans la faveur de la Reine que Robert; aussi le Comte de Suffex, dont j'ay déjà fait mention,

le fit appeller en duël, par je ne
fay quelle raison. Le Duc de Nort-
folc, qui est en grand credit en An-
gleterre, luy fit aussi une cruelle
censure, & luy reprocha, qu'il em-
péchoit le mariage de la Reine,
par des voyes qui n'étoient pas le-
gitimes; ce qui avoit obligé Ro-
bert à s'éloigner de la Cour. La
Reine avoit encore ordonné, que
tous les Predicateurs porteroient
en prêchant le surpelis & le bon-
net quarré; on croyoit même
qu'elle poufferoit les choses plus
avant, & il sembloit que tout cela
se faisoit en faveur de l'Archiduc
Charles. Ce bruit comence pour-
tant déjà à se passer, & on a fait des
disputes en Angleterre, touchant
les surpelis, & autres choses indif-
ferentes qui causent un grand
desordre dans les Eglises; & la Rei-
ne qui ne pouvoit souffrir plus
long-

long-tems l'absence de Robert, l'a
rappelé à la Cour: lors qu'il fut
de retour, & qu'il salua la Reine,
il baissa; selon la coutume de cette
nation, toutes les Dames de qua-
lité qui étoient auprès d'elle; &
comme il se mesioit encore de la
faveur de la Reine, il n'osa pas la
baïser, comme il avoit auparavant
accoutumé de faire, & la Reine
s'en étant apperçüe s'approcha
de luy, & luy dit en riant, ne vous
parois je pas digne de me donner
un baïse de même qu'aux autres,
& en même tems elle le baïsa; tant
il est facile aux amans de se rac-
commoder. Un grand Seigneur
d'Irlande a commencé d'y faire la
guerre à la Reine d'Angleterre,
& bien qu'il n'ait pas beaucoup de
forces, les Anglois craignent, que
les Ecoïsois ne luy envoient du
secours pour fomenter cette
guer-

guerre. Christofle Marggrave de Bade, qui alla l'année passée en Angleterre avec son Epouse, qui est de Suede, fit beaucoup de dettes à Londres, & ses Creanciers l'ayant pressé de les payer il leur dit, qu'il vouloit aller en Allemagne, & qu'il en apporteroit de l'argent pour les satisfaire; ainsi il partit pour l'Allemagne, & quelques mois après il revint secrete-ment en Angleterre, en habit de- guisé, & tacha d'amener sa fem- me & son fils, à l'inscû de ses Cre- anciers; qui l'ayant fait arrêter, je ne say comment, le firent mettre en prison, d'où il sortit peu de tems après, ayant trouvé des Marchans Allemans qui répondi- rent pour luy, à la priere de la Rei- ne. La Reine d'Ecosse accoucha d'un Prince le dixneuvieme de Juin, un peu avant huit heures du ma-

matin ; Elle a prié le Roy de France & la Reine d'Angleterre de le presenter au Batême. Le Duc Jean Frideric & Grombac écrivirent dernièrement au Roy de France, & tâchent de lui persuader qu'ils sont hais à cause de luy. Car ils disent, qu'il est assuré, que l'Empire a resolu de redemander la ville de Mets les armes à la main, bien que cela ne se fasse pas cette année, & qu'on le fait à present pour les accabler, afin que le Roy de France ne puisse pas s'en servir si la nécessité le presse à lever des troupes en Allemagne ; d'où il est aisé à remarquer qu'on n'attaque Grombac, que parce qu'il est pensionnaire du Roy, & qu'il est fort affectionné à la France, puis que dans l'assemblée des Etats on n'avoit rien ordonné de plus rude contre Eric Duc de Brunsvic, qui avoit
fait

fait les semblables crimes, & même de plus grans que Grombac. Ils disent encore, que l'Empereur avoit fait savoir à Robert Rosenberg, de ne pas prendre en mauvaise part cette trop longue captivité; qu'il n'y avoit point de danger pour luy & qu'il ne l'avoit retenu si long-tems qu'à cause de V. A. E. Ce que l'on vient de dire de la ville de Mets, a fait un peu de peine au Roy, & je crois que le Maréchal de Vieilleville partira dans peu pour y aller. Lors que j'entens parler de la sorte. Je soutiens le contraire de mon mieux, sachant qu'il y en a plusieurs, qui ont de la confiance en moy, & je crois qu'ils n'ont obtenu du Roy que des paroles. Le Roy peut bien avoir écrit au Duc Jean Guillaume, de ne se pas mêler de cette affaire; mais je crois, qu'il ne l'a pas
fait

fait fort serieusement, de peur qu'il ne semble, que le Roy n'a point de soin de ses Ministres. Le Duc Jean Guillaume a fait savoir au Roy, qu'il viendrait en ce Pais sur la fin d'Août, pour luy faire la reverence. Les Ambassadeurs du Roy de Suede sont encore à la Cour de Lorraine. On a ordonné icy une dispute de deux Docteurs en Theologie Catholiques Romains, & de deux predicateurs de nos Eglises. Ils ont dessein d'examiner la confession de foy, que nos Eglises presenterent au Roy, il y a cinq ans. Il n'y a pas eu, de memoire d'homme, une si grande cherté de blé & de vin, qu'à present: le boisseau de froment, qui se vend icy ordinairement deux livres ou deux livres & demy, se vendit la semaine passée quinze livres, mais à present il rabaisse un peu, & le tonneau

neau de vin, qui se vend à l'ordinaire dix ou douze livres, se vend à present quarante ou cinquante. J'auray soin de faire relier quelques livres pour V. A. E ; mais je ne saurois les envoyer avant la foire de Franctort, ne pouvant le faire par les Païs-Bas. Dieu conserve V. A. E. & toute son illustre Famille. A Paris le 12. Juillet 1566.

* * *

MONSEIGNEUR,

IL y a un mois que je vous ay écrit les raisons, qui me font penser à retourner au Païs ; pourveu que j'en aye la permission de V. A. E. Je suis venu icy pour savoir ce qu'elle en aura ordonné, & je

& je la prie tres - humblement de ne me pas priver en cette occasion de la bonté & de la clemence ordinaire dont elle m'a toujourns honoré. En quel lieu du monde que je sois, je ne seray pas seulement prêt toute ma vie à employer tout ce que j'auray d'adresse & de jugement au service de V. A. E.; mais encore, s'il en est besoin, je ne balanceray pas d'y perdre la vie: c'est l'incomparable vertu de V. A. E. & les bienfaits sans nombre, que j'en ay receu, qui m'y obligent par toute forte de droit. Que si Dieu me fait la grace de retourner au Pais sain & sauf, j'espere que mes services y seront beaucoup plus utiles à V. A. E. qu'en ce Pais. Car à l'avenir il y aura sans doute de grans changemens à la Cour de France, parce que le Roy commence à se faire
grand

grand, & qu'il semble que les Espagnols par cette insensée desolation des Pais-Bas éloignent d'eux, les esprits de leurs sujets, & ôtent, ou du moins ébranlent extrêmement la barriere, qui a arrêté jusqu'à present la puissance de la France. C'est pourquoy je crois qu'il ne sera pas inutile à V. A. E. d'avoir icy quelqu'un qui luy écrive de tems en tems ce qui s'y passe, & qui soutienne l'autorité de V. A. E. contre les calomnies de ses ennemis; surtout en ce tems, où l'envie, qui ne put pas s'empêcher d'accompagner les heureux succès, que la bonté de Dieu accorda dernièrement à la vertu de V. A. E. lors qu'elle arrêta la fureur de ceux, qui faisoient tous leurs efforts, pour renverser de fond en comble toute l'Allemagne, n'est pas encore éteinte. Que
si,

si, à cause de nos pechés, Dieu vouloit nous ôter la liberté de religion, que nous avons à present en France, je prie tres-humblement V. A. E. de me permettre de demeurer dans le même pais, où j'ay demeuré jusqu'icy. Et comme je ne faurois voyager à present en Allemagne sans peril, il me seroit bien commode si cela pouvoit se faire sans déplaire à V. A. E. d'aller à la foire de Francfort, qui se tiendra bientôt, où je pourrois aussi apprendre quelque chose des affaires étrangères, qu'il ne seroit peut-être pas inutile de faire savoir à V. A. E. Je prie Dieu de tout mon cœur, qu'il preserve par sa bonté V. A. E. avec toute son illustre Famille des pieges de ceux à qui la prosperité & la tranquillité de l'Etat sont pernicious, & qu'il conserve en elle

C

le

le même esprit pour l'Eglise de Dieu & pour l'Etat, que nous luy avons remarqué jusqu'à present, avec un extrême plaisir, & dont nous avons témoigné nôtre joye à l'Allemagne. Le 12. Août 1597.

* * *

MONSEIGNEUR,

LEs Principaux des Pais-Bas ont par leur lâcheté plongé leur Patrie, & eux-mêmes dans un abîme de malheurs, & dans un miserable esclavage. Lors que les Espagnols eurent fait arrêter prisonniers les Comtes d'Egmont, de Horn, le Consul d'Anvers, & plusieurs autres Gentis-hommes, & qu'ils eurent mandé le fils du Prince d'Orange, qui faisoit ses études à Louvain; ils ne dissimule-
rent

rent pas si long tems que nous le pensions, ce qu'ils avoient dans l'esprit. Ils ont encore fait mourir dans les suplices deux fils du Baron de Battemberg, qui étoient deux jeunes hommes fort bien faits, & dix ou douze autres ont eu le même sort; avant que de l'entreprendre, ils mirent des garnisons Espagnoles dans Bruxelles, Gand, Anguien, Lire & Dieft. Ils ont quarante Compagnies d'Infanterie Allemande en forme de garnison dans Anvers, & dans les autres villes, dont ils se méfient. Le Prince d'Orange en a fort prudemment agi, de n'être pas venu aux ordres qu'on luy en avoit donné. Le Marquis de Bergue & Mr. de Montigni frere du Comte de Horn, qui étoient allés il y a un an en Espagne, en qualité d'Envoyés des Etats des Pais-Bas,

y sont morts: les Espagnols disent qu'ils sont morts de maladie, & les autres croyent, qu'on les a fait mourir secretement, & il y a beaucoup plus d'apparence, puis qu'ils étoient tous deux en parfaite santé, & encore à la fleur de leur âge. On croit que le Duc d'Albe enverra en Espagne le Comte d'Egmond & les autres prisonniers; sur tout à present que l'on tient presque pour assuré que le Roy ne viendra pas dans les Pais-Bas. Le Duc de Parme aura à l'avenir la conduite des affaires civiles de l'Etat, & le Duc d'Albe commandera les armées. On a defendu sur peine de la vie à toute la Noblesse, de sortir des terres de la domination du Roy, n'y d'avoir aucun commerce avec les étrangers. Les affaires commencent de nouveau à se broüiller en France.

Ceux

Ceux qui font profession de nôtre Religion, voyant que la Reine & ceux qui ont le gouvernement des affaires, les traitoient encorre plus mal qu'auparavant; depuis que les Espagnols ont passé les Alpes, & qu'on faisoit entrer peu à peu des troupes étrangères en France, pour les mettre, s'il faut ainsi dire, à la chaine, ont resolu de conserver leur liberté par les armes, & ils se preparoient à la guerre, lors que les Marchans qui ont été icy partirent de France. Cependant le Connétable & quelques autres employent tous leurs soins à éteindre cet embrasement. Nous ne savons pas ce qui est arrivé depuis ce tems-là; car les bruits differens que l'on en fait courir icy me semblent fort incertains. On ne doute presque plus que les Princes Catholiques

n'ayent fait une ligue entre eux pour accabler ceux qui se sont separés de l'Eglise Romaine: & tout le monde assure que l'Empereur est entré dans cette ligue, quoy qu'il n'en fasse pas le semblant. Je n'écris pas volontiers ces sortes de choses; mais pourtant la fidelité que je dois à V. A. E. m'y oblige: & je crois qu'elle fera fort bien, de prendre garde de plus près à ses actions, & de ne pas ajouter trop de foy à ses paroles. Le Roy de France à qui on a proposé d'entrer dans cette ligue, a long-tems refusé de le faire; mais il y en a plusieurs qui croyent, qu'il a eu pour eux cette complaisance, lors qu'il a appris que les affaires des nôtres ont été entierement ruinées dans les Pais-Bas. Des personnes dignes de foy m'ont écrit de France, que l'Electeur Palatin & le

& le Duc de Virtemberg, tant pour eux, qu'au nom de quelques autres Princes, ont proposé de faire alliance avec le Roy de France: je ne fay pas ce qu'on a répondu à leurs Envoyés; mais je fay bien, que lors que l'on propofa cette affaire au conseil du Roy, il y en eut plusieurs qui exhorterent le Roy d'y entrer, pourveu que V. A. E. voulût s'y joindre. Je ne fay si tout cela se dit de bonne foy. Si je puis apprendre quelque chose de plus certain, je l'écriray par un Exprés à V. A. E.: car il me semble, que la chose est d'assés grande importance. Il y a deux mois, qu'on travaille tout de bon à la Cour de France au mariage du Roy: & je fay que la plûpart de ceux qui ont le plus d'autorité ont été d'avis, qu'il seroit tres-avantageux au Roy & au Royaume de

rechercher l'alliance de V. A. E. ;
& il semble que la Reine a approu-
vé ce sentiment. Entre autres rai-
sons c'est peut-être, parce qu'il n'y
a pas long-tems que le Roy d'E-
spagne envoya Louis Vanegne
à l'Empereur, pour conclurre le
mariage du fils du Roy d'Espagne
avec la fille aînée de l'Empereur,
& pour traiter du mariage de la
puînée avec le Roy de Portugal.
J'écris cela de la sorte, parce que
je le crois tout-à-fait veritable ;
bien que V. A. E. puisse facilement
en apprendre la verité de la Cour
de l'Empereur. On celebre à pre-
sent les nôces du Duc de Baviere
avec la Princesse de Lorraine dans
la ville de Blancberg, parce que
la peste est à Nancy & dans le voi-
sinage. Il n'est point venu de Prin-
ce étranger à ces nôces. Et dès
qu'elles ont été finies, le Duc de
Lor-

Lorraine est parti pour se rendre auprès du Roy de France. On croit que Casimir fils de l'Electeur Palatin épousera la fille du Duc de Virtemberg chés qui il est à present, & le fils du Duc de Virtemberg la fille de l'Electeur Palatin. Je crois que V. A. E. n'ignore pas le dessein que l'on a, de démettre l'Archevêque de Cologne. Il y en a beaucoup qui croient, que le Cardinal d'Augsbourg tâche de s'introduire secrettement dans cet Evêché, par le moyen du Pape & du Roy d'Espagne. Je viens d'apprendre qu'Ernest de Mandelsloë, Juste de Zebits, & Mr. Pflug sont à Paris. Si j'apprens pour certain que la France est en trouble, je demureray à Strasbourg, ou en quelque autre endroit du voisinage, d'où j'écriray à V. A. E. Je souhaite toute sorte de prosperité

C 5

à V.

à V. A. E. & à toute son illustre Famille. A Francfort le 12. Septembre 1567.

* * *

MONSEIGNEUR,

EN partant de Francfort, je pris la droite route de Paris, & lors que je fus arrivé dans la Lorraine, j'appris que la guerre de Religion se rallumoit en France, & que tout y étoit en desordre: Cela ne m'arreta pourtant pas, je continuay mon voyage jusqu'aux frontieres de France, & je m'arrêtay pendant quelques jours dans la ville de Barleduc, pour apprendre quelque chose de plus assuré de ces troubles, & de ce qui en est la cause: mais, m'étant apperçû que je
ne

ne pouvois passer plus avant sans m'exposer à un danger inevitable, & même, que je ne pourrois peut-être pas m'en retirer sûrement, si j'y demeurois plus longtemps, je m'en suis retourné icy, d'où je pourray plus commodement que d'aucun autre lieu écrire à V. A. E. les causes & les suites de cette triste tragedie, ce que je n'aurois pas pû faire, si j'étois allé plus loin. On dit que la véritable raison qui a obligé ceux de nôtre Religion à prendre les armes est qu'ils ont sù de bonne part, que le Pape & les autres Princes, qui s'étoient ligués contre la vraye Religion, après l'avoir ruinée dans les Pais-Bas, avoient resolu d'essayer d'en faire de même en France, & ensuite dans les autres Pais. C'est pourquoy pour pousser l'affaire à bout
le

le Roy avoit levé vingt Compagnies de Suiffes : & lors qu'il eut appris qu'ils étoient arrivés en France il donna ordre à sa Cavalerie, qu'il tient toujours à sa solde, de se rendre à Paris le vingtieme de ce mois ; qui étoit le tems qu'il avoit choisi pour commencer cette execution contre les nôtres, & pour s'affûrer des principaux d'entre eux, sur tout du Prince de Condé & de l'Admiral : mais à l'égard des autres, il avoit résolu de leur proposer les decrets du Concile de Trente. Quand je nomme le Roy, je parle de ceux qui president au Gouvernement : car ils ont souvent conclu à leur plaisir des choses dont le Roy n'a point eu de connoissance, & je viens d'apprendre que le Roy n'y étoit pas present, lors qu'on a résolu de se saisir d'eux. Les nôtres
ayant

ayant appris cette resolution, & sachant fort bien que c'en seroit fait d'eux, si la Cavallerie du Roy venoit à joindre les Suisses; principalement le Duc d'Albe, qui n'étoit pas loin de là, ayant des troupes bien agguerries, ont crû qu'il valoit mieux entreprendre tout d'un coup quelque chose, & prevenir les ennemis par leur vitesse, que de se mettre par leur negligence entre leurs mains, pour en être égorgés. C'est pourquoy ils firent savoir à la Noblesse de leur party, de se mettre incessamment sous les armes, & de s'assembler auprès de Paris, cela se fit avec tant de joye, que dans deux ou trois jours il s'assembla près de Paris jusqu'à quatre ou cinq mille chevaux, & il s'en falut de peu que le Roy & les Suisses ne fussent fermés hors de la ville, où ils se retir-

re.

rerent tous effrayés: cela se passa le vingtieme jour & les suivans du mois passé. Le Cardinal de Lorraine qui étoit venu à la Cour pour avancer ces pernicieux conseils, ayant appris que les nôtres s'assembloient, abandonna le Roy & se sauva à Reims avec le jeune Guise, & de là à Châlons: mais il s'en falut de peu qu'en traversant la Marne, il ne fut pris par trente Cavalliers, qui pillerent une bonne partie de son bagage. Le Roy voyant qu'il étoit assiégé dans Paris, & qu'il en arrivoit tous les jours en foule de tous les endroits du Royaume auprès du Prince de Condé, luy envoya demême qu'aux autres le Chancelier & Mr. du Mortier, pour leur demander le sujet qu'ils avoient de se soulever? Les nôtres répondirent, qu'ils n'ignoroient pas le dessein qu'on

qu'on avoit de les perdre, & de plus, que tout le monde favoit, que tous les honnêtes gens d'entre la Noblesse étoient exclus du Gouvernement, & qu'on levoit tous les jours de nouveaux impôts, par lesquels non-seulement le peuple, mais encore la Noblesse étoient accablés & réduits à la servitude; & que cependant le Roy avoit toujours besoin d'argent, bien qu'il ne payât point de dettes. Qu'on n'accusoit pourtant pas le Roy de toutes ces choses; mais qu'on en accusoit ceux qui en abusoient sous son autorité. Que s'ils avoient pris les armes, ce n'étoit que pour se conserver pour défendre la liberté de Religion, qu'on leur avoit accordée, & pour delivrer le peuple de tant de misères. Le Roy, pour prevenir ces choses, fit publier un Edit de paix
au

au commencement du mois de
Septembre: ce qui fut cause qu'on
écrivit à Francfort sur la fin de la
foire, que ce commencement de
troubles étoient appaisé en Fran-
ce, &c'est ce que j'ay écrit à V. A.
E. Dès que les Envoyés du Roy
ont été partis d'auprés du Prince
de Condé, il a fait brûler tous les
moulins à vent, dont il y a grand
nombre aux environs de Paris, &
s'est ensuite retiré à St. Denis. Il
y en a qui disent, qu'il s'étoit em-
paré des Fauxbourgs de Paris;
mais nous n'osons pas encore l'af-
fûrer. Nous ne savons pas non
plus, ce qui s'est passé à Paris de-
puis ce tems-là: car il y a tant de
danger sur la route que personne
n'ose se mettre en chemin. Mais
nous savons de bonne part, qu'il
arrive dans le camp des nôtres
tant de Cavallerie & d'Infanterie
de

de tous les endroits du Royaume, que je crois qu'ils ont à l'heure qu'il est près de trente mille hommes aux environs de Paris: & il n'y a point de troupes en France, que je sache, qui s'assemblent au nom du Roy. On dit que la mere, & les freres du Roy, le Cardinal de Bourbon, le Duc de Montpensier, le Connétable avec ses fils, le Duc d'Aumale, le Duc de Nemours, & plusieurs autres grans Seigneurs sont enfermés dans Paris avec le Roy. Ceux de nôtre parti se sont emparés presque de toutes les villes qui sont sur la riviere de Seine & sur la Marne au dessous & au dessus de Paris, & ils assiegent la ville de si près, que l'on ne sauroit y faire entrer un œuf. Les nôtres ont encore plusieurs villes en leur puissance; comme Amiens, Saint Quintin, Bologne,

D

Mon-

Montrevil, Soissons, & presque toutes les villes de Picardie. A la seule prise d'Orleans on s'est battu si cruellement, qu'il y a eu près de deux mille hommes de tués dans ce combat; les nôtres ont pourtant remporté la victoire. On ne fait pas encore icy ce qui s'est passé dans la Normandie, dans la Bretagne, dans la Guienne, & dans les autres Provinces les plus reculées: nous savons qu'à Lion les nôtres ont été defaits par leur propre faute par les Catholiques: car doutant de leurs forces, ils eurent peur, & au lieu d'aller de concert avec les autres, ils aimerent mieux se mettre à la discretion des Catholiques, qui les accablerent avec une extrême cruauté. Cependant les nôtres s'emparerent de Mâcon & de Vienne qui sont
deux

deux Villes voisines au dessus & au dessous de Lion sur la Saône & sur le Rhône; & ils tiennent presque toutes les villes du Dauphiné, & celles qui sont depuis le Rhône jusqu'aux monts Pyrenées. On dit, qu'ils se sont aussi emparés d'Avignon; mais nous n'en sommes pas encore assurés. On a de la peine à croire qu'on puisse lever des Troupes en France, qui soient capables de faire lever le siege & de delivrer le Roy: c'est pourquoy il demande incessamment du secours à toutes les puissances étrangères. Le Rhingrave a bien ordre de lever vingt Compagnies d'Infanterie dans le voisinage; mais je viens d'apprendre, qu'il n'a point d'argent. Le Roy demande aux Suisses dix mille hommes de pié, outre les six mille qu'il a déjà; mais j'ay de la pei-

ne à croire qu'il les obtiene: car les Cantons qui sont de nôtre Religion, rappellent ceux qu'ils ont en France, & commandent sur peine de la vie, à tous ceux qui sont de leur dependance de s'équiper d'armes & de tout ce qui est necessaire à la guerre, pour être prêts, lors que le Magistrat aura besoin d'eux. Je ne crois pas que les Cantons Catholiques osent envoyer autant des leurs; surtout à present qu'ils voyent en armes ceux de Zurich, de Berne, de Bâle, de Schafhausen, les Grisons, les Vaudois, les Cantons Catholiques sont pourtant tombés d'accord à Lucerne, de deliberer s'ils enverront au Roy les troupes qu'il demande; mais nous ne savons pas encore ce qu'ils ont résolu. Je crois que V. A. E. a des nouvelles plus assurées que nous
de

de la Cavallerie que le Duc Jean Casimir fils de l'Electeur Palatin leve pour les nôtres en Allemagne; c'est pourquoy il n'est pas necessaire que j'en écrive. J'ay grand peur que la guerre ne tire en longueur, & que les nôtres n'ayent de la peine à nourrir un si grand nombre de trouppes en un même lieu: l'abondance est pourtant dans tout le Royaume de France, & il y a quantité de rivieres, par le moyen desquelles on peut commodement transporter des vivres des Pais les plus éloignés. Au commencement de ces troubles, le Roy commanda à Vieilleville de se retirer à Mets; mais il n'eût pas plûtôt donné cet ordre, qu'il apprit, que la plupart de la garnison ayant abandonné la ville, étoit parti pour aller joindre le Prince de Condé.

c'est pourquoy il luy écrivit de
casser tous les soldats de nôtre re-
ligion, & principalement Ofance,
Gouverneur de la ville & Cheva-
lier de l'ordre du Roy, & de met-
tre des Catholiques à leur place.
Les nôtres intercepterent les let-
tres, avant que Vieilleville les eut
reçues, & les envoyèrent à Ofan-
ce; qui, ayant appris les desseins
qu'on avoit, le fit savoir à ceux de
nôtre Religion, qui prirent d'a-
bord les armes, & il s'en fallut de
peu, qu'ils n'attaquassent les Ca-
tholiques. Les Prêtres & les prin-
cipaux Catholiques s'enfuirent
d'abord au Château, mais sur la
parole d'Ofance, ils s'en retourne-
rent bientôt dans la ville. Nous
avons appris qu'Ofance avoit fait
dire au Gouverneur de la forte-
resse, de choisir celle des deux
portes de la place, qui luy plairoit:
car

car il ne souffriroit pas, qu'il les eut libres toutes deux, de peur qu'il ne fit entrer des soldats dans la ville par la forteresse. On dit qu'il a choisi celle qui conduit hors de la ville, & qu'Osance avoit fait jeter des pierres d'une pesanteur excessive à celle qui conduit dans la ville. Vieilleville étoit arrivé à six lieuës de la ville, & ayant appris ce qui s'y étoit passé, & que l'Intendant de sa maison qu'il avoit envoyé devant pour luy préparer un logis, avoit été tué en chemin, voyant que tout étoit desespéré, s'en est retourné & s'est retiré à Verdun. Il étoit sorti quelque Cavallerie de Mets, qui l'auroient peut-être pris, s'il n'avoit pas fait diligence; mais à ce que j'ay appris, ils en vouloient particulièrement un certain Evêque qui étoit avec luy, que le Roy

envoyoit en Allemagne, pour faire savoir aux Princes Allemans les causes de cette guerre. Personne jusqu'à present n'a pû me dire son nom; mais je me doute bien que c'étoit celuy de Roüen, qui rendit visite à V. A. E. à Augsbourg. Il n'y a pas long tems qu'il est arrivé un accident fâcheux près de la ville de Mets. Daniel Osiandre, Suisse, qui avoit fait les affaires du Duc Jean Guillaume, depuis plusieurs années en France, étant parti il y a trois semaines de la Cour, avec ordre à son Prince, à ce que plusieurs disent, de lever trois ou quatre mille chevaux, prit la route de Mets: où ayant dit certaines choses pendant le souper, avec assés d'imprudence, quelques uns entrèrent en soupçon de ce que c'étoit; & le lendemain l'ayant attendu sur son chemin,
lors

lors qu'il eut fait quelques lieues, ils l'attaquerent & le tuerent avec son valet près de la ville de saint Avaux, qui appartient au Comte Jean de Nassau. On dit qu'on luy a derobé quatre mille écus, bien qu'on n'ait pas trouvé son corps; mais je crois que le guide qu'il avoit loué à Mets l'a rapporté, car il s'est sauvé. Ce Daniel étoit un homme d'esprit & adroit, & le Duc Jean Guillaume aura de la peine d'en trouver un qui l'égale. Je regrette son sort, car il y a quelques années que nous avions fait amitié ensemble. On m'a dit en Lorraine que Mandelsloe & ses Compagnons y avoient été au commencement d'Août, & qu'ils étoient dixhuit Cavalliers. Ils se sont arrêtés trois jours à Nancy, où le Duc de Lorraine les a magnifiquement reçûs, & a payé toute

la dépense qu'ils ont faite pendant le tems qu'ils ont été dans ses Etats. Lors qu'ils furent à Paris ils logerent à la Croix de fer, où les Allemans ont accoutumé de loger; dès que les Bourgeois en furent avertis, ils s'en allerent à leur logis en tumulte, & commanderent à l'hôte de les mettre hors de chés luy: & refusant de le faire, disant, qu'il leur avoit loüé une partie de sa maison, les Bourgeois le menacerent de faire murer les portes de son logis; & alors il s'en fallut de peu, qu'ils n'y entraissent de force. Après cela Mandelsloë s'en alla chés le Roy pour se plaindre de cet affront, à ce qu'il disoit, mais je crois que c'étoit dans l'esperance, qu'il avoit de pouvoir obtenir un ordre de lever des troupes, voyant que ce tumulte s'augmentoit touûjours, il en fit en-

encore demême à Paris avec son grand ami Pierre Clair. Lors qu'il s'en retournoit de la Cour à Paris, il tomba dans un certain village entre les mains de quelques Cavalliers du Prince de Condé, qui blefferent son valet & luy-même fut amené prisonnier au camp du Prince de Condé, où il fut arrêté pendant quatre jours, après quoy on le laissa libre, & il se retira à Paris. Il y en a quelques-uns qui m'ont dit, qu'on a vû près d'icy depuis quelques jours, Iodoc de Zebits & Pierre Clair, & qu'ils sont envoyés de la part du Roy pour lever des soldats: je n'en ay pourtant rien pû apprendre d'assûré jusqu'à present; si je puis en apprendre quelque chose, j'en donneray au plûtôt avis à V. A. E. Voilà ce que j'ay pû jusqu'à present apprendre de

de ces desordres, personne ne passe par icy, qui ait connoissance de ces affaires, que je ne l'interroge avec soin, & pour avoir occasion de voir beaucoup de gens, je loge dans une hôtellerie publique, où les étrangers logent ordinairement & principalement les François. Je vois aussi tous les jours ceux à qui on écrit de ces affaires, & j'écris à ceux que je connois dans les villes voisines, de m'avertir de ce qu'ils entendent dire: mais il arrive le plus souvent qu'ils écrivent des choses de neant. Je crois que ces desordres regardent toute la Chrétienté, & que si les nôtres n'achevent bientôt, ce qu'ils ont entrepris, tous les Princes Catholiques assembleront infailliblement toutes leurs forces pour les accabler; & quand il les auront accablés, ils at-
ta-

taqueront les autres, qui font profession de la même religion; comme presque tout le monde fait, qu'ils ont resolu de le faire. Quoy qu'il en soit, la France est tout-à-fait perduë, à moins que Dieu ne la conserve, & que cela se fasse par des moyens qui nous sont inconnus, comme il est quelquefois arrivé de nôtre tems. Les nôtres n'ont aucune autre esperance de salut, qu'en la victoire; car si ceux qui ont gouverné jusqu'à present ont l'avantage, ils les condamneront tous comme des traîtres. Il y en a pourtant un si grand nombre, & dans cet état desesperé ils ont tant de courage, qu'ils ne sauroient être entierement accablés, à moins que la France ne soit si affoiblie, qu'elle ne puisse pas égaler la puissance d'Espagne. Quelques-uns croyent que les Princes d'Alle-

ma-

magne feroiēt fort bien de se porter pour arbitres des differens du Roy & de ses sujets, & pour cet effet d'envoyer une magnifique Ambassade en France. V. A. E. y pourra faire reflexion. Je n'ecris rien de la Cavallerie, que l'on dit que le Duc Jean Casimir fils de l'Electeur Palatin leve pour les nôtres: car je ne doute pas que V. A. E. n'en ait des nouvelles plus assurées que nous n'en avons icy. Le Duc d'Albe rappelle les soldats sujets du Roy d'Espagne qu'il avoit licentiés il y a trois mois, où pour donner du secours au Roy de France, où parce qu'il craint, que si les affaires s'accommodent à Paris cette tempête ne tombe dans les Pais-Bas. On a peur, que l'Archiduc Ferdinand ne vienne en ce Pais, & on croit qu'il chassera ceux du Hainaut à cause de leur chan-

changement de Religion. Il arrivera le vingt-fixieme de ce mois à Fribourg en Brisgau. On dit que dans la formule du serment, qu'il fait faire à ceux qui ont des fiefs de luy, il y fait comprendre l'approbation du Concile de Trente. Dans le tems que j'écrivois cette lettre, un de mes amis qui s'est arrêté cinq jours à Kaisers-Lautern est venu me voir; il dit qu'il a appris du Gouverneur de cette ville-là, qu'Ernest de Mandelsloe y avoit passé le jour precedent, & qu'il est asseurement en Allemagne: celuy qui me l'a dit est digne de foy. Le même homme m'a montré, ce que le Prince de Condé & ceux de son parti demandent au Roy par une seconde requette, voyant que ce que le Roy avoit répondu à celle qu'ils luy avoient présentée dès le commencement
des

des defordres, ne les satisfaisoit point du tout. Mais parce qu'il n'a pas voulu me permettre de prendre une copie de ce qu'il me montrait, je le diray en peu de mots à V. A. E. autant que ma memoire pourra me le permettre, & je luy en enverray ensuite une copie dès le moment que j'auray pû la recouvrer. Ils disent en premier lieu, qu'ils ont été contraints de prendre les armes pour se defendre eux-mêmes, & la liberté de Religion qui leur avoit été donnée, parce qu'ils savoient fort bien que des scelerats, & particulièrement les Guisars les avoient mis si mal dans l'esprit du Roy par leurs calomnies & par leurs rapports, qu'il avoit resolu de les accabler; & que pour cet effet il avoit fait lever des soldats dans les Pais étrangers. C'est pourquoy ils le prient
de

de suivre l'exemple de ses prede-
cesseurs, de ne se fier plus aux
troupes étrangères qu'aux sien-
nes propres; de congédier celles
qu'il avoit déjà levées, & de faire
souffrir aux calomniateurs qui a-
voient si cruellement offensé leur
honneur & leur reputation, des
peines proportionnées à leurs cri-
mes. Et parce que l'Edit de paix
par lequel la liberté de Religion
leur est accordée est tellement re-
ferré de restrictions & d'explica-
tions, qu'il ne leur reste presque
plus que le simple nom de liberté
de Religion sans aucun effet, &
que ces sortes d'explications don-
nent lieu aux chefs de justice, de
les tourmenter, ils demandent au
Roy, que pour ôter toutes les cau-
ses de division & de dispute, il leur
accorde simplement la liberté de
Religion sans distinction de lieu

ny de personnes. Ils representent encore au Roy, que la Noblesse est extrêmement offensée de voir, que l'on donne les honneurs & les dignités à des gens qui en sont indignes, & tout-à-fait incapables d'affaires; & que ceux qui sont continuellement auprès du Roy, sont, ou des gens de basse naissance, ou des gens sans vertu, ou sans aucun exercice des armes; ce qui est indigne d'un si grand Roy. Que si quelques-uns de ceux de nôtre Religion ont été élevés depuis plusieurs années à quelques dignités, l'exercice en demeure pourtant chés les autres, & chés eux, il n'en demeure que le nom; C'est pourquoy ils prient le Roy, de se servir dans le maniement de ses affaires, de l'aide & des conseils de ceux qui peuvent bien s'en acquiter, plutôt que de ces fortes
de

de gens, & de faire voir qu'il ne se
fie pas moins à ceux de nôtre Re-
ligion qu'aux autres. Enfin par-
ce que les ordres du Royaume, &
particulièrement le peuple, se
plaignent grièvement des char-
ges & des impôts, qu'on invente
tous les jours pour les accabler,
& qui croissent par la maudite in-
vention des étrangers, & sur tout
des Italiens, qui par ce moyen a-
massent des richesses immenses,
& comme des sangsuës tirent le
sang du peuple, sans que de cet
argent il en soit employé la moin-
dre chose au profit du Roy ny du
Royaume; ils prient le Roy de
les decharger de ces sortes d'im-
pôts. & de retablir l'ancienne
franchise. Et afin que toutes les
choses soient examinées & faites
plus à propos, ils prient le Roy de
faire assembler les Etats du Roy-

aume, puis qu'il semble que la necessité le demande, & qu'il est constant qu'on les a souvent assemblés pour des raisons de moindre importance, Voilà MONSEIGNEUR, ce que je puis à present vous faire savoir de ces affaires, j'ay dessein de m'arrêter encore quelque tems en cette ville d'où j'écriray à V. A. E. quand l'occasion s'en presentera. Je souhaite toute sorte de bonheur & de prosperité à V. A. E. & à toute son illustre famille. A Strasbourg le 22. Octobre 1567.

* * *

MONSEIGNEUR,

NOus ne savons pas icy, où est à present l'armée du Prince de Condé. On dit que lors qu'il partit

tit de Lorraine il avoit pourfuivi l'armée du Roy jusqu'à Autun en Bourgogne, & qu'il avoit tué trois mille hommes de son arriere garde; mais je n'ose pas l'assûrer. Lors que le Prince de Condé passoit près de la Comté de Bourgogne, qui appartient au Roy d'Espagne, on y leva des troupes en desordre pour mettre en garnison dans les villes, mais il prit sa route d'un autre côté. On dit que le Pape & tous les Princes d'Italie, excepté les Venitiens, ont fait une ligue pour accabler les nôtres en France: le Pape a dix mille hommes à Civita-Vecchia, qui est près de la mer de Toscane, qu'il a dessein d'envoyer en France du côté de Narbonne. Les troupes des autres s'assemblent à Milan, d'où elles iront à Lion par les Alpes. Les troupes du Duc Jean Guillaume

me, les quinze cens Chevaux du Rhingrave, les mille du Baron de Betstein ont passé en revûë auprès du Cloître de Beaulieu, qui est presque à moitié chemin de Verdun à Châlon. On dit que le Duc Jean Guillaume a reçu à Saint Maximin, qui est un Monastere proche du Pais du Duc de deux Ponts, trente mille écus qu'on a envoyé de Paris, quarante mille livres au Rhingrave & à l'autre. J'envoie à V.A.E. des Edits que le Roy de France a fait depuis peu, qui font assés voir qu'on ne doit point du tout s'attendre à la paix. On met de nouveau sur le tapis le mariage du Roy de France avec la fille puînée de l'Empereur. Je crois que la mere du Duc de Lorraine a quelque commission de negocier cette affaire. Monsieur de Lanfac Gouverneur du Roy partira dans
deux

deux ou trois semaines, pour se rendre à la Cour de l'Empereur pour cette negociation, & Sanseverin a été déjà envoyé devant, pour avertir l'Empereur de son arrivée. Ceux qui se piquent icy de penetrer les affaires, ont peur des nôces du Duc de Baviere, & ils craignent fort, qu'on n'y traite de quelque affaire qui n'appartiene pas aux nôces, & qui tende à la ruine des honnêtes gens: Dieu veuille que ce malheur n'arrive pas. Le Duc de Lorraine a fait savoir au Duc de Baviere par le Comte de Salms, qui passa icy, il y a deux jours, qu'il ne pouvoit pas être present à ses nôces comme il l'avoit promis, à cause des troubles de France. La plûpart de son pais a été desolé par les armées qu'on y a fait passer. Il semble que cette ville a su-

jet de craindre pour elle : car le Senat fait faire de nouveaux preparatifs, & emprunte de l'argent de ses voisins, les Predicateurs exhortent à present avec beaucoup de soin le peuple, à prier Dieu pour ceux qui sont sur le point de perir en France, ce qu'ils ne faisoient pas il y a quelques semaines. On dit que le fils du Roy d'Espagne avoit resolu de s'en aller dans les Pais-Bas, à l'insçû de son pere, qui dès le moment qu'il en fut averti le fit mettre en arrêt sous bonne garde. Je n'ay pas appris, ce qu'il vouloit entreprendre dans les Pais-Bas; mais si cela est vray, ce pourroit bien être la source de quelque grand malheur: car le pere & le fils ne se fieront jamais l'un à l'autre, comme nous en avons des exemples sans nombre dans les histoires. Il
ya

ya deux mois qu'il passa par icy un Gentilhomme Espagnol, qui étoit un homme de consequence, experimenté en beaucoup de choses, & à ce qu'il me sembloit, homme de bonne foy. Il me dit qu'il favoit de bonne part que le Prince Charles avoit conçu une haine violente contre le Duc d'Albe. Il racontoit que peu de tems auparavant que ce Duc partit d'Espagne, il envoya à ce Prince quelques fruits extrêmement rares dans un bassin d'argent doré, & que lors qu'on les luy presenta, il prit le bassin & le jetta avec les fruits par la fenêtre qui étoit la plus proche de luy, sans dire la moindre parole; ce qu'ayant été redit au Duc d'Albe, j'ay à present un Roy, dit-il, qui me suffira pour toute ma vie. On croit en Italie, qu'ils n'ont rien à craindre cette

année du côté du Turc à cause de la perte, qui ravage cruellement la plus grande partie de ses Etats, & particulièrement Constantinople; Cependant les Venitiens ne s'y fient pas, & ils augmentent les garnisons de leurs villes maritimes. Je souhaite toute forte de bonheur & de prospérité à V.A.E. & à toute son illustre famille. A Strasbourg le 22. Fevrier 1568.

* * *

MONSEIGNEUR,

IL semble que Dieu a enfin regardé d'un œil de compassion ceux qui étoient accablés en France de tant de maux, que les soupirs & les larmes étoient ce qu'ils avoient de plus doux; ou plutôt, qu'il a ex-

a exaucé la voix du sang innocent, qu'on a versé à cause de son Nom, avec tant d'injustice & de cruauté. Car il a fléchi les cœurs de ceux qui gouvernent l'état à la paix, qu'on a enfin accordée à nôtre misérable & desolée patrie, après l'avoir tant de fois desirée par des vœux les plus ardens. Nous ne savons pas encore à quelles conditions elle a été accordée aux nôtres; mais quoy qu'il en soit, elles ne sauroient être pires que la guerre, bien que tout leur y eut heureusement reüssi. On dit, que dès qu'on eut resolu de faire la paix, la Cavallerie Allemande fut prise à la folde, par je ne say qui. Le Duc Jean Guillaume est allé à Paris trouver le Roy, qu'il n'avoit pas encore salué, & il y a fait venir sa femme qui étoit à Mets. Le Duc Casimir n'a pas encore été chés

chés le Roy. On dit que lors que l'Electeur Palatin apprit que la paix étoit faite, il fit tirer tout ce qu'il y a de plus gros Canon dans la Citadelle de Heidelberg. Lors que le Cardinal de Lorraine s'apperçût que tous les esprits avoient du panchant à la paix, & que l'embrasement qu'il avoit allumé avec tant de soin, commençoit à s'appaiser, voulant faire voir qu'il tâchoit à l'éteindre, il écrivit à ceux qui ont le soin des affaires dans l'Evêché de Mets, d'engager toutes les villes & les villages de son Diocèse à luy faire quatre cens mille livres, qu'il vouloit, disoit-il, donner au Roy pour payer les Troupes Allemandes. C'étoit une adroite apparence de liberalité; car il savoit bien, qu'il ne trouveroit personne qui luy prêtât de l'argent de cette maniere,

re,

re, & que s'il en trouvoit, cette liberalité se feroit aux dépens d'autrui & non pas aux siens. La mort du Duc de Guise ayant depuis cinq ans redonné la paix à la France, V. A. E. exhorta par ses Lettres la Reine à la garder constamment & de bonne foy, & luy promit du secours contre ceux qui se mettroient en état de la troubler. Les honnêtes gens en furent si satisfaits, que le même jour que je rendis les lettres à la Reine, le Chancelier étant à table, dit à ses amis, qu'ils avoient reçu ce jour-là des lettres d'Allemagne qui leur avoient donné une joye extreme. Si V. A. E. luy écrivoit à present quelque chose de semblable, il n'y a point de doute que cela la rendroit plus ferme, & la feroit résister avec plus de constance aux pratiques des Espagnols & du Pape;

pe; qui n'oublieront rien, pour
troubler de nouveau le repos de la
France, com̃e une chose qui leur
est fatale, & renverser ce qui sera
bien établi par cette paix. J'ay été
douze ou treize jours à Dillen-
bourg, où le Prince d'Orangem'a
fait amplement instruire moy &
quelques autres des causes & des
commencemens des defordres
des Pais-Bas, & des réponces
qu'il fit aux accusations du Duc
d'Albe, dont j'espere qu'il écrira
dans peu de tems à V. A. E. autant
que je puis juger de ces affaires, il
n'a fait d'autre crime que celuy de
n'avoir pas voulu être le Ministre
de la tyrannie que les Espagnols
avoient depuis long-tems tâché
d'établir dans les Pais-Bas, & qu'ils
ont enfin établie avec tant de
cruauté, que si quelqu'un est ac-
cusé de la moindre chose, c'est luy
taire

faire grace que de le faire mourir d'abord; car ils n'ont jusqu'à present fait mourir personne, qu'il n'ait auparavant été déchiré par plusieurs fortes de tourmens. J'ay appris de beaucoup de gens dignes de foy, que le Duc d'Albe a plus de dix mille prisonniers, outre un nombre infini qu'il a déjà fait mourir dans les supplices, & une foule qu'il met tous les jours dans les fers. Il a rappelé de France le Comte d'Aremberg avec sa Cavallerie, & luy a donné ordre, si la paix se faisoit en France de tâcher d'amener dans les Pais Bas les Italiens qui avoient servi le Roy de France. Il semble que la paix que l'on vient de donner à la France, fournit une belle occasion aux Flamans refugiés, de retourner en leur Pais, s'ils savoient en profiter. Ceux d'Anvers en ont

ont tant de peur, qu'il y a plusieurs Marchans qui vendent leurs marchandises à vil prix à ceux qui ont de l'argent contant. Je souhaite toute sorte de prosperité à V. A. E. & à toute son illustre famille. A Franctort le 1. Avril 1568.

* * *

MONSEIGNEUR,

APrès avoir été agité de plusieurs tempêtes, & sur le point de faire naufragé je suis enfin arrivé icy comme au port, d'où il faut que je deplore le malheur de ma patrie, qui est sur le panchant de sa ruine, où les bons conseils n'ont point de lieu, & où les honnêtes gens ne sont pas en seureté. En verité, si la posterité est sage,
el-

elle s'étonnera de la folie des Rois de nôtre tems, qui connoissant bien la malice & les fineses du Pape & de tous les Partisans de Rome, ne laissent pas d'entreprendre tout ce qu'il y a de plus impie & de plus execrable, pour leur conserver ces richesses immenses, dont ils abusent à la ruïne de la Chrétienté, & pour entretenir leur infame luxe. Le Roy d'Espagne a fait mourir son fils unique pour leur complaire, & dans les Pais-Bas il a fait mourir dans de cruels supplices un nombre infini de braves gens, qui par leur valeur & par leur sang luy ont acquis tant de belles victoires, & cette autorité qu'il a à present dans toute la Chrétienté. Ils ont encore tellement infatué le Roy de France, qui a si souvent éprouvé combien les conseils que ces gens-

là luy ont donné, ont été dange-
reux à luy & à son Royaume, qu'il
medite à present des choses plus
cruelles qu'auparavant contre
ceux dont il est persuadé de la fi-
delité, & qui n'ont pris les armes,
que parce qu'eux, leurs femmes,
& leurs enfans ne pouvoient être
en seureté nulle part. Nôtre
nation étoit autrefois mise au
nombre de celles qui ont quelque
humanité, mais à present elle les
surpasse toutes en cruauté. En
effet, qu'y a t'il de plus barbare,
que d'être alteré avec tant d'av di-
té du sang des innocens & de ses
proches? J'ay quelque fois fait
connoître à des gens de quelque
autorité, quelle méchanceté c'é-
toit de penser à faire mourir ceux
qui font profession en France de
nôtre religion, puis qu'il y en a
tant, & qu'ils font la plus innocen-
te

te partie du peuple: mais ils me répondoient d'abord, que lors qu'il s'agissoit du repos public, il ne falloit pardonner à personne, & que quand même l'on feroit mourir deux ou trois cens mille hommes, il en pourroit naître davantage en moins de trente ans. Ces paroles me faisoient horreur. Mais c'est l'humanité que nous avons apprise, & que nous apprenons tous les jours des Italiens, dont il semble qu'on nous a amené des Colonies, tant on en voit, qui souillent & qui gâtent tous les coins de la France. Bien que nos pechés ne meritent pas seulement les peines que nous souffrõs, mais même de plus grandes; & parce que je vois que nous les souffrons par des gens, qui sont encore plus méchans que nous, j'espere que Dieu, qui regarde d'un œil

d'equité les actions des hommes leur redemandera enfin le sang innocent qu'ils ont repandu si cruellement, & en si grande abondance. Je ne doute pas, MONSEIGNEUR, que mes plaintes ne donnent du chagrin à V. A. E. mais, quoy que je fasse, ces affaires me reviennent toujourns dans l'esprit malgré moy. J'ay appris fort peu de chose des mouvemens de France, depuis que j'en ay écrit de Francfort à V. A. E.; je crois qu'elle n'ignore pas que le Roy de France fait lever des soldats en Allemagne par Philibert Marggrave de Bade, Philippe fils du second lit du Landgrave, le Comte de Westerbouurg, les Rhingraves freres, & par Monsieur de Bassompierre Lorrain de nation. Il y en a quelques-uns qui croyent que le Roy a donné une semblable com-
mis-

mission à Burchard Comte de Barby, & à Luzelbourg; mais le Comte de Barby ne veut pas l'avoïer, & je crois qu'on n'a envoyé de l'argent ny à l'un ny à l'autre. On a écrit icy que le Prince de Condé a pris la ville de Limoges, & plusieurs autres villes du Poictou; que Montmorency a mis le siege devant Toulouse: mais il faut avoir de fortes troupes, car Toulouse est la plus grande ville du Royaume après Paris. Ceux qui viennent des Pais-Bas assûrent que le Prince de Condé avoit fait alliance avec la Reine d'Angleterre, où il avoit promis de ne pas traïter avec les eñemis sans son consentement & qu'il tâcheroit de luy faire rendre Calais en payant au Roy l'argent dont ils étoient tombés d'accord, lors que la paix se fit, il y a dix ans, & de plus qu'il avoit ce-

de aux Anglois la ville de la Rochelle. Bien qu'il y en ait plusieurs qui l'affûrent; je ne faurois pourtant m'empêcher de croire que la chose est tout-à-fait fausse: car si le Prince de Condé avoit fait ce traité avec les Anglois, il perdrait l'amitié de la plupart de ceux qui suivent son party. Outre cela, ayant établi la Rochelle, comme le boulevard de la guerre, où luy-même & les autres grans Seigneurs avoient mis leurs femmes & leurs enfans, personne ne fauroit me persuader, qu'il luy soit jamais venu en pensée de la livrer aux Anglois. Le bruit court aussi, qu'il avoit resolu de joindre les troupes du Prince d'Orange; mais pas un de ceux qui connoissent les lieux où ils ont leurs troupes, ne le croit, puis qu'ils sont à plus de six vingt lieues d'Allemagne l'un de

de l'autre, & qu'il y a plusieurs grandes rivieres entre deux. Les François, dont j'ay déjà écrit à V. A. E. qui s'assembloient près des frontieres des Pais-Bas, parmy lesquels il y a d'excellens Capitaines & particulierement Monfr. de Genly, de Bouchavanes, & de Moy, avec lesquels le Cardinal de Châtillon est aussi, pourroient peut-être bien se joindre au Prince d'Orange. Le vingt quatrieme du mois de Septembre Strallen Consul d'Anvers, & Wachfeld Secretaire du Comte d'Egmond furent decapités dans la ville de Vitevord, qui est entre Bruxelles & Malines. De tous les prisonniers du Duc d'Albe ces deux là avoient le plus d'esprit; c'est pourquoy on les avoit gardé un an, & plus souvent & plus cruellement appliqués à la torture que les autres,

tres, avant que de leur faire souffrir le dernier supplice. A ce que nous apprennons de ceux qui viennent du Camp du Prince d'Orange, il n'a pas encore traversé la Meuse; mais ils disent, qu'il espere que les Liegeois luy donneront passage. Le peuple de Liege est en division avec les Ecclesiastiques; ceux-cy sont attachés au Duc d'Albe, & le Peuple favorise le Prince d'Orange: mais je crois qu'on en écrit tous les jours de nouvelles plus assurées à V. A. E. Le Prince d'Orange a pris la ville de Limbourg & la forteresse de Flackenbourg, qui sont de la dependance de Bourgogne. Le Duc d'Albe envoyoit pour fortifier la garnison de Flackenbourg deux bataillons Espagnols, qui furent rencontrés & defaits par les troupes du Prince d'Orange. Il se fit
en-

encore une rencontre de Cavaliers Allemans & d'Espagnols près de la ville de Mastric ; Les Espagnols se retirèrent avec perte de quarante ou cinquante des leurs, & il y eut fort peu d'Allemans de tués. Tout cela n'est pas de consequence, le principal de l'affaire consiste au passage de la Meuse, que si le Prince d'Orange ne la passe, il ne pourra pas longtems conserver ce qu'il a déjà pris ; mais s'il la passe à Liege il trouvera de belles & fertiles Campagnes jusqu'à Louvain, qui n'est qu'à douze lieuës de Liege. Je souhaite toute sorte de bonheur & de prosperité à V. A. E. & à toute son illustre famille. A Leipfic le 12. Octobre 1568.

☉ * * * ☉

F 5

MON-

* * *

MONSEIGNEUR,

J'ay appris d'un homme digne de
J'foy, mais je luy ay juré de ne
pas le découvrir, qu'on renou-
velle la conspiration que quelques
Gentishommes avoient resoluë
contre les Princes avant le tiege
de Gotha. Les Conjurés ont re-
solu à ce qu'ils disent, de reduire
l'Empire d'Allemagne à la forme
du Royaume de France, c'est à
dire, que les Princes n'au-
ront point de pouvoir sur la
Noblesse, & que l'Empereur les
gouvernera tous également. On
dit qu'il y en a déjà plus de cinq
cents dans cette conspiration, &
l'on espere que dans peu il n'y en
au-

aura guerres moins de deux mille : car l'on pousse à present cette affaire tout de bon, & ceux qui en ont le soin passent incessamment du Rhin en Saxe, & de Saxe au Rhin. Ils se plaignent de n'avoir pas un Prince pour les commander, & blâment la lacheté qu'ils ont eu d'avoir souffert qu'on ait accablé le Duc Jean Frideric. Les principaux d'entre eux demandent d'être à la solde du Roy de France, & je crois que c'est pour pouvoir cacher leurs desseins à la faveur de ce nom en cas qu'ils prennent les armes. Je viens pourtant d'apprendre qu'ils ne seront pas sitôt prêts, & qu'ils ont resolu de se plaindre à la premiere Diète des outrages qu'ils souffrent des Princes, qui accablent, disent-ils, & ruinent entierement leur liberté; s'ils le font, il sera bien

bien plus facile de penetrer dans leurs desseins & de les rompre. J'ay crû qu'il étoit de mon devoir d'en donner avis à V. A. E. sans perdre tems; que si ces gens-là le favoient il ne m'en couteroit pas moins que la vie: C'est pourquoy je prie V. A. E. de ne pas souffrir que mes Lettres deviennent publiques; car je say qu'il y en a plusieurs, qui ont conçu une haine mortelle contre moy, parce qu'ils ont sù que j'en ay quelque fois écrit à V. A. E. Comme j'ay fait depuis un ou deux mois connoissance avec Mr. Lazare Schvende, qui m'écrit quelque fois, j'ay consulté en moy-même si je luy ferois part de cette affaire; mais j'ay crû qu'il feroit plus à propos de suivre en cela la volonté de V. A. E. qui me fera la grace de me la faire savoir, lors qu'elle le trouvera

ra

ra à propos. Si j'en apprens encore quelque chose j'en écriray d'abord à V. A. E. Il y a un mois que j'avois écrit à V. A. E. ce que je luy écris à present, & j'avois donné à Strasbourg mes Lettres à un de mes amis qui venoit icy; mais l'ayant prié de ne donner mes Lettres qu'à Nicolas Brom, & ne l'ayant pas trouvé, il a gardé mes Lettres jusqu'à present, & ne me les a renduës qu'aujourd'huy. Il n'y a rien de plus affûré que toute esperance de paix est perduë en France: car les Suiffes que le Roy a pris à sa solde comëncerent la semaine passëe à entrer en France. Je ne saurois m'imaginer par quelles raisons les chefs de la Regence ont eu soin de faire publier par toute la Chrétienté, qu'elle étoit faite: car tous les Gouverneurs de Province disoient hautement

11077

ment qu'ils en avoient recû des Lettres du Roy; & le Duc de Lorraine a écrit la même chose à plusieurs personnes. Ceux qui viennent de Lorraine croyent que le Roy y viendra bientôt pour recevoir son Epouse, & disent que le Duc fait faire de grans preparatifs pour ce sujet. Si l'Empereur avoit répondu aux Ministres du Roy, comme le bruit en a couru, qu'il ne vouloit pas laisser partir sa fille d'auprès de luy tant que la guerre dureroit, cela auroit peut-être contribué en quelque maniere à la paix. On fait de grans preparatifs à Paris & à Orleans pour le siege de la ville de la Charité sur Loire, & l'on a déjà sorti de Paris treize gros Canons pour les y mener. Les Suisses que le Roy a depuis peu levé, & les troupes qu'il avoit en Poictou & en Saintogne, y vont

y vont par des chemins differens. Je say auffi que l'Amiral en est bien près avec ses toupes ; deforte qu'il semble qu'on y transportera tout le faix de la guerre. La Cavallerie Allemande que le Roy a licentieé est déjà en Allemagne. En venant de Strasbourg icy j'en ay rencontré plusieurs en chemin qui étoient à la verité fort mal équipés d'armes & de chevaux, mais on dit, qu'ils avoient de l'argent en abondance. Je fouhaite toute forte de bonheur à V. A. E. & à toute son illustre Famille. A Franctort le 15. Mars 1570.

* * *

MONSEIGNEUR,

IL n'y a pas long-tems que j'écris
à Monfr. le Docteur Cracou
que

que je passois icy mon tems inutilement, & même que je ne voyois pas en quoy je pouvois y être utile à V. A. E.; c'est pourquoy je luy marquois, que je ferois mieux de m'en aller à Strasbourg, ou en quelque autre endroit qui ne fût pas éloigné de France ny des Pais-Bas, d'où j'écrirois à V. A. E. ce que je pourrois apprendre des troubles de ces Pais & des desseins des Catholiques. Mais il me fit réponse que V. A. E. étant fort en peine du succès de la guerre que les Espagnols & les Venitiens ont contre le Turc, ils croyoient qu'il seroit plus à propos de m'en aller en quelque lieu peu éloigné d'Italie, & de lui écrire exactement ce que je pourray apprendre des victoires des deux partis, des défaites, des preparatifs & des progrès de toute la guerre; parce que tout

ce

ce qu'on en avoit jusqu'à present écrit icy étoit fort incertain. Plût à Dieu que les Princes Chrétiens connussent bien le grand peril dont le Turc les menace, & qu'ils employassent de meilleurs conseils pour les repouffer, au lieu d'accabler de cruelles injures leurs propres sujets pour faire plaisir au Pape, & les contraindre par leur inhumanité à prendre les armes pour defendre leur fortune & leurs vies. Car il arrive par là que les guerres civiles afroiblissent & consomment les forces qu'on auroit pû opposer à la violence du Turc, & les esprits des sujets sont si alienés de leurs Princes, qu'ils ne craignent pas beaucoup de tomber sous la puissance d'un autre Souverain: c'est pourquoy, si leur patrie vient à être attaquée, ils la defendent avec moins de valeur

G

leur

leur & de fermeté. Que si par hazard les Turcs prennent quelque place maritime de l'Apouille ou de la vieille Calabre, & qu'ils y jettent de bonnes troupes; ce qui ne leur sera pas difficile à faire, à cause du petit trajet de Macedoine & d'Epire, je ne doute pas, que la plûpart des habitans du Royaume de Naples, dégoutés de la tyrannie Espagnole, qui est extrêmement cruelle, n'aillent se joindre à eux. Car bien qu'ils voyent qu'il n'y a pas lieu d'être mieux traités du Turc, il est pourtant certain, que tous ceux, qui sont pressés de la tyrannie ont cela dans l'esprit, que lors qu'ils voyent qu'il leur est impossible d'en secoïer le joug, & de recouvrer leur liberté, ils desirent du moins de changer de Tyrans, & que la ruine entiere de ceux, qu'ils ont
fait

fait tant de maux, leur donne quelque espece de consolation, & leur fait toujours esperer d'être mieux à l'avenir. Si ce peril que le Turc cause ne menaçoit que l'Italie, nous plaindrions peut-être moins son sort, parce qu'elle est la source & la boutique de tous les méchans conseils, par le moyen desquels toute la Chrétienté est ébranlée, que le Pape & ses Partisans soufflent aux Rois & aux Princes trop faciles à persuader, pour satisfaire aux infames excés, qu'ils commettent dans leur oisiveté pendant que les autres travaillent à se détruire eux-mêmes, & pour abuser des richesses qu'ils ont acquises par leur injustice & leur mechanceté, se mettant nullement en peine de la posterité, parce qu'ils n'en ont point: Mais si les richesses & les autres avan-

tages de l'Italie venoient en la puissance des Turcs, les forces de l'Allemagne, celles de la France & celles de l'Espagne ne seroient pas capables de la soutenir long-tems. Je vois bien, que la haine que j'ay contre le Pape & ses adhérens, & la douleur des miseres de ma patrie, dont la memoire est encore toute fraiche, & dont ils ont sans doute été les Autheurs, m'emporte trop loin. C'est pourquoy, pour revenir à mon sujet, je crois qu'il n'y a point d'endroit en Allemagne plus propre que Vienne, où l'on puisse savoir quelque chose d'asseuré de la guerre des Turcs: car à cause du concours de tant de Nations on pourroit y apprendre plusieurs choses; on pourroit pourtant en avoir des avis plus certains à Venise, & en être comme le témoin,
au

au lieu que dans les autres villes on n'y apprend que des choses qui s'y disent sur un bruit fort incertain; desorte que si V. A. E. veut que j'aille à Venise, ou à Vienne, ou en quelque autre lieu, je la prie tres-humblement de me le faire savoir, & je ne manqueray pas de suivre les ordres de V. A. E. dès le moment que je les auray recûs, & qu'il n'y aura ny peiue, ny peril qui m'arrête pour luy faire voir que tant de bienfaits, que je reçois tous les jours de V. A. E. ne sont pas tout-à-fait perdus. Je souhaite toute sorte de bonheur & de prosperité à V. A. E. & à toute son illustre Famille. A Dresden le 7. Decembre 1572.



G 3

MON-

*
*
***M**ONSEIGNEUR,

Monsieur le Docteur Cracou
m'écrivit dernièrement que
V. A. E. veut que j'aille à Vienne
dés que le froid se fera un peu ra-
douci, pour m'informer plus au
vray des preparatifs que les Turcs
font pour la guerre qu'ils ont con-
tre les Italiens & les Espagnols, &
d'écrire à V. A. E. ce que j'auray
appris de ces preparatifs, & de
toutes les suites de cette guerre.
Mais comme l'on n'en pourra
peut être rien savoir d'asseuré a-
vant le commencement du Prin-
tems, parceque les plus confide-
rables preparatifs sont ceux de la
marine, j'ay crû que je ne travail-
le-

lerois pas inutilement pour V. A. E. si pendant ce tems-là je parcourois le Rhin, d'où je pourrois luy écrire au vray ce que j'y aurois appris des affaires de France & de celles des Pais-Bas; car ce que nous en ayons appris jusqu'à present, & surtout de celles de France, a été fort incertain: dont je ne m'étonne pas, puis que ceux qui ont le soin des grandes affaires a la Cour de France ne cachent pas seulement la verité de ce qui se passe, mais ils en écrivent dont ils sont persuadés de la fausseté. On peut le voir dans les Lettres que la Reine Mere écrivit à Caspar Schomberg un peu avant qu'il partit de ce Pais-cy. Elle luy marquoit que les Rochelois s'étoient rendus à Monsieur de Biron, à qui le Roy avoit commandé de remettre cette ville sous sa domination,

tion, & d'y mettre garnison. Cependant il n'y a personne qui ne sache que cela est faux, & l'on voit par la réponse, que ceux qui sont dans la ville ont faite aux ordres du Roy qu'ils n'ont pas seulement pensé à se rendre. Pour moy, je suis persuadé qu'il ne sera pas aussi facile au Roy de chasser les restes de ceux qui font profession de nôtre Religion en France, que ceux qui sont les Auheurs de ces méchans conseils, le luy ont persuadé. Car ils ne tiennent pas seulement la Rochelle, ils ont encore plusieurs autres places pourveues de bonnes garnisons; & j'espere qu'au commencement du Printems, il y aura un grand concours de soldats qui s'y en iront: d'où il est facile à remarquer que les affaires du Roy ne sont pas en trop bon état, puis qu'étant dans une
ex-

extrême difette d'argent il ne laif-
fe pas de lever des Allemans & des
Suiffes, qui luy feront beaucoup
de dépenfe pendant cet hyver fans
en avoir de l'utilité. J'efpere que
Monfieur Svend, le Baron Hof-
fonville Lorrain, & ceux qui vie-
nent de France & de Lorraine à la
foire de Francfort, pourront m'en
apprendre quelque chofe de plus
certain. J'écriray de Francfort à
V. A. E. ce que je pourray en ap-
prendre, & de là j'iray à Vienne.
Et comme, outre la peine & le
danger qu'il y a à fouffrir pendant
ces longs voyages, il faut faire de
grandes depenfes, parceque tout
eft cher, je prie tres-humblement
V. A. E. d'y faire quelque refle-
xion, & de me faire tenir de l'ar-
gent. Je fouhaite que cette année
foit heureufe à V. A. E. & à toute
fon illuftre Famille. Le 31. Decemb.
1573. G 5 MON-

* * *

MONSEIGNEUR,

LA seule chose que l'on peut écrire de ce Pais qui n'est pas triste est, que l'Empereur n'a pas joui depuis long-tems d'une aussi parfaite santé qu'à present: Il a été tous ces jours passés de belle humeur, & on l'a vû presque tous les jours promener hors de la ville pour se divertir. Mais à present il ne peut pas être, que ce qui vient d'arriver en Pologne ne luy donne beaucoup de chagrin, bien qu'il ne le fasse pas paroître. Car étant intime amy du feu Roy, il sembloit en quelque maniere que ce Royaume luy étoit dû; sur tout puis que le Roy même,

me, & les plus grans Seigneurs luy avoient donné depuis plusieurs années une grande esperance de l'obtenir, & à present il luy a été ravi par celuy qui sembloit le moins à craindre; puis que depuis près de deux cens ans, les François & les Polonois avoient eu fort peu de commerce ensemble. Celas est fait par les artifices du Pape, qui n'a pas voulu être ingrat, de cette celebre entreprise de Paris, où les François ont donné des marques authentiques de l'obéissance qu'ils ont pour luy. Les menaces de l'Empereur des Turcs, melées de quelques prieres, ont aussi beaucoup servi à l'elevation du François. On a fort peu de nouvelles icy des affaires des Turcs. On ne fait pas encore si leur flotte entreprendra cette année quelque chose contre les
Espa.

Espagnols; ils soupçonnent pourtant qu'elle attaquera Gulatam, qui est une forteresse qu'ils ont au voisinage de Tunis, & près des ruines de la vieille Cartage, que l'Empereur Charles prit à Ariaden Barberousse, de même que Tunis, il y a déjà près de quarante ans; mais il y a trois ans que Tunis fut encore remis sous la puissance des Turcs par Occhialim Corfaire de Calabre, qui est à present Amiral de leur flotte. On deteste icy la perfidie des Vénitiens, de s'être si impudemment detachés de l'alliance, qui n'avoit presque été faite que pour les defendre; Ils donnent par là assés à connoître qu'ils ont peur des Espagnols, qu'ils ont cruellement offensé; car ils ont depuis peu mis de nouvelles garnisons dans Bergame, Brixen, Cremone & dans
tou-

toutes les autres villes qu'ils ont dans le voisinage du Duché de Milan. On assure icy que le Roy de Perse est mort. C'étoit un vieillard d'une humeur fort douce, qui a laissé un jeune fils extrêmement courageux pour luy succeder. On croit qu'il entreprendra bientôt la guerre contre les Turcs dans la Mesopotamie & dans l'Armenie; Mais j'ay peur que cette esperance ne soit imaginaire: car bien que le Persan soit fier, il sera bien aise d'entretenir la paix avec le Turc, tout au moins un an, pour établir ses affaires. Nous voyons que l'Empereur des Turcs, qui regne aujourd'huy en a fait de même: lors que son pere fut mort, il fut bien aise de faire une Trêve avec nôtre Empereur d'aujourd'huy, dont il avoit moins à craindre que les Perses n'ont à craindre des
Turcs.

Turcs. Monsieur David Ungnad, que l'Empereur envoie à Constantinople pour y demeurer trois ans, se prepare déjà à faire le voyage, & il espere de partir d'icy dans quatre ou cinq jours. Je crois que V. A. E. aura appris d'ailleurs ce que nous avons icy des affaires de France. La Rochelle est encore assiégé. L'armée du Roy qui fait continuellement jouër le Canon, a renversé une bonne partie des bastions; de sorte qu'il semble à present, qu'il reste fort peu d'esperance aux Assiégés, qui se defendent cependant vigoureuusement. Il y a quelques semaines que l'armée du Roy entreprit de prendre la ville d'assaut, & plusieurs des plus considerables de la Noblesse se mêlerent parmy les soldats pour les animer: Mais cela ne servit pas de beau-

beaucoup : car ils furent repoussés avec grand-perte, & il y eut beaucoup de Gentis-hommes qui perirent dans ce combat ; parmi lesquels on nomme particulièrement le Duc de Charlemont, qui avoit épousé la Veuve du dernier Duc de Nevers, qui étoit de la famille de Cleves. Le Duc de Nevers d'aujourd'huy & le Marquis du Maine, frere du Duc de Guise furent blessés, celui-cy à la cuisse & l'autre au bras. Le dix-neuvième du mois d'Avril le Comte de Montgomeri vint à la veuë de la Rochelle avec une flotte de cinquante quatre Navires, & tâcha d'entrer de force dans le Port de la ville pour donner du secours aux Assiégés ; mais il fut repoussé à coups de Canon, quel'on tiroit sur luy d'une baterie que ceux du Roy avoient élevée sur le Port, pour

pour en ôter l'usage aux Affiegés, & des Galeres qui étoient auprès de cette batterie. Le Duc d'Anjou y accourut d'abord avec la plus grande partie de l'armée, & donna ordre d'amener plusieurs pieces de Canon sur cette batterie. Le Duc de Montgomeri se retira à l'entrée de la nuit, & se mit à l'ancre un peu plus loin de la ville. Le lendemain avant la pointe du jour, il tâcha encore à forcer le Port, mais le succès n'en fut pas heureux: car ceux du Roy avoient déjà amené plusieurs pieces de canon sur le bord de la mer, & quantité de Vaisseaux des Isles voisines étoient venus se joindre à eux pour les secourir; c'est pourquoy Montgomeri voyant que tous ces efforts étoient inutiles, que c'étoit en vain qu'il s'exposoit au peril & qu'il y perdoit son tems, il
cin-

cingla en plaine mer, & nous ne savons pas icy ce qu'il est devenu. Pendant que le Duc d'Anjou observoit la flotte de Montgomeri, ceux de la Rochelle ayant fait une sortie, attaquèrent son camp, où le combat fut rude. Mais Philippe Strozza qui avoit été laissé à la garde du camp, recevant continuellement des troupes, que le Duc d'Anjou envoyoit à son secours, ceux de la Rochelle se retirèrent enfin dans la ville avec perte de quelques soldats de part & d'autre. Les troupes du Roy ont dès le commencement de l'hyver mis le siege devant la ville de Sancerre en Berry sur la riviere de Loire, ils ont plusieurs fois entrepris de la prendre d'assaut; mais ils ont toujours été vigoureusement repoussés avec perte de beaucoup de monde. Ils se sont à

1101 H pre-

font retirés un peu plus loin de la ville, & tâchent d'empêcher qu'on n'y apporte des vivres. Le Maréchal de Damville a aussi assiégé cet hyver la ville de Sommieres en Languedoc; on dit qu'il a perdu à ce siege quantité de soldats, & entre autres le Duc de Candale, de l'illustre famille de Foix, qui avoit épousé la sœur de Danville. On dit icy que Danville a enfin pris la ville par composition, à condition que les soldats sortiroient avec armes & bagage, sous bonne escorte ce qui a été executé. Ces jours passés le bruit couroit icy que le Duc d'Anjou avoit été blessé à mort par le Duc de Longueville, qu'il avoit appelé traître & frappé d'un poignard. On a écrit icy cette nouvelle d'Anvers & de Nuremberg; mais j'ay de la peine à croire que la chose soit

soit veritable. Le premier jour de ce mois on publia à Anvers la paix d'entre les Anglois & les Hollandois, & l'on a fait savoir, qu'à l'avenir le commerce sera libre entre eux. Je viens d'apprendre, que ceux de Fleffingue ont permis à quatre vaisseaux Anglois d'aller ensemble à Anvers; mais c'est à condition, qu'avant que d'aborder à Fleffingue, ils déchargeront le Canon, la poudre & tout l'attirail de guerre. J'ay peur que cette paix ne soit contraire aux desseins du Prince d'Orange. Je souhaite toute sorte de bonheur & de prosperité à V. A. E. & à toute son illustre Famille. A Vienne le 27. May 1573.



H 2

MON-

*
*
***M**ONSEIGNEUR,

IL n'y a presque personne qui ne soit à present persuadé que la flotte d'Espagne n'entreprendra rien cette année. Les Espagnols font pourtant mine de vouloir faire quelque chose. Car on dit que Dom Jean d'Autriche est parti avec cinquante Galeres pour Palerme, où toute la flotte doit s'assembler, & delà il fera voile en Afrique. On dit que les soldats ne veulent pas luy obeir comme il faut, & disent qu'ils ne partiront de Sicile, que lors qu'ils auront été payés des gages qui leur sont dûs. Il a ramassé de l'argent de tous côtés de la maniere qu'il a pû; mais il n'a pas pû lever une si grande somme,

me, bien qu'il ait promis aux Marchans de Naples de leur payer l'interet à treize pour cent par an. On écrit pourtant qu'il est arrivé depuis peu un Vaisseau à Genes, qui apporte d'Espagne deux cens mille écus, & qu'une partie de la flotte des Indes est arrivée avec quinze cens mille écus; mais il est ordinaire aux Espagnols, lors qu'ils ont besoin de l'argent, de faire courir le bruit que leurs vaisseaux sont revenus des Indes chargés d'or. La flotte des Turcs a encore fait voile vers la Calabre, & on dit qu'on l'a vüe assés près d'Otrante. Il y en a qui raisonnant des tempêtes qui se leverent alors, croyent qu'elle a été obligée de s'en retourner là, d'où elle étoit partie. On croit qu'elle s'en retournera cette année dans la mer Egée, mais qu'elle passera l'hyver

dans cette partie de la Morée, qui est près de la mer d'Ionie, afin que l'année prochaine elle puisse être plutôt prête pour travailler l'Italie. Pour cet effet les Turcs ont nettoiyé le Port de Modon, qui est fort grand & y ont fait transporter quantité de vivres de toute sorte. S'ils y passent l'hyver, Dom Jean d'Autriche n'osera pas licentier ses troupes, mais il sera contraint de les disperfer dans l'Apouille, la Calabre & dans la Sicile, pour garder ces Pais.là. Le Duc d'Albe est à Amsterdam, où il fait équiper une flotte de dixhuit Vaisseaux pour combattre les Gueux, qui ayant coulé quelques navires au fond de la mer à la gueule du Port, y ont élevé un Fort, auprès duquel ils ont leurs Vaisseaux qui empêchent si bien le passage qu'il n'y a point de vaisseau

seau qui puisse entrer ny sortir d'Amsterdam: Et c'est ce qui fait qu'il y a une grande disette de tout ce qui est necessaire à la vie. Il y a quelques jours que les deux flottes étoient prêtes à se battre, & le Duc d'Albe étoit dans la ville où il attendoit le succès du combat, d'où il partira ensuite pour Anvers, où les Etats Generaux des Pais-Bas doivent s'assembler, & où le Duc de Medina Cœli doit aussi se trouver. Les Espagnols n'ont pas été jusqu'à present fort heureux au siege d'Almaer à cause des pluyes frequentes. Si le tems y a été aussi mauvais, qu'il l'a été icy depuis quelques jours, les Espagnols seront contraints de lever le siege: car ce Pais-là est si bas, que lors qu'il pleut un peu plus fort qu'à l'ordinaire, il est entierement inondé; Nous avons eu icy depuis

quelques jours des pluyes continues. Ceux qui viennent de ce côté-là disent, qu'il y a beaucoup de soldats qui sortent du camp à la derobée, & desertent, & particulièrement les Espagnols: Mais le Duc d'Albe a donné ordre aux Gouverneurs de toutes les villes d'y tenir la main, & de faire mourir sur le champ tous ceux que l'on pourra prendre. Il y en a plusieurs qui écrivent que le Gouverneur du Milanés viendra dans les Pais-Bas, & que le Duc d'Albe & de Medina Coeli s'en retourneront en Espagne; mais j'ay de la peine à le croire. Ce Gouverneur a eu à Milan un grand different avec le Cardinal Borromée touchant quelques affaires que le Cardinal foutenoit être de sa jurisdiction, en qualité d'Archevêque de Milan. Et ils poufferent si avant la
di-

dispute que le Cardinal excommunia le Gouverneur; qui usant de la force qu'il avoit en main, s'empara non-seulement des choses qui étoient en dispute, mais encore il prit au Cardinal les Châteaux & les Terres qu'il avoit eu de la succession de ses Parens. Plusieurs croyent que tout cela n'étoit qu'une fine dissimulation, par laquelle le Gouverneur vouloit faire accroire au monde, qu'il n'étoit pas si fort attaché aux superstitions des Catholiques Romains, afin que, si dans la suite il venoit dans les Pays-Bas les Gueux eussent plus de confiance en luy, & que par ce moyen il pût les tromper plus facilement. Le Duc d'Anjou & les Ambassadeurs de Pologne ont long-tems disputé à Paris touchant ce que l'Evêque de Valence avoit promis aux Polonois, & sur

tout ce qui concernoit la Religion: Car il promit à ceux qui font profession de la plus pure religion, que le Roy leur en permettroit l'exercice. Les Polonois Catholiques disoient, que c'étoit à leur insçû que l'Evêque l'avoit promis aux autres, & de plus qu'il ne seroit pas juste que le Roy jurât de l'observer: Le Roy même disoit que l'Evêque n'en avoit point eu d'ordre. Mais les Ambassadeurs qui font de la plus pure Religion dirent, qu'ils n'auroient jamais donné les mains à l'élection du Duc d'Anjou, si l'Evêque ne l'eut promis; Et que si le Roy ne vouloit pas le promettre, ils s'en retourneroient en leur pais sans rien faire. Le Roy le promit enfin, & ajouta que ce n'étoit que pour ôter tout pretexte de sedition en Pologne. Après être tombés
d'ac-

d'accord de tout entre eux, le Roy de France, celuy de Pologne, les autres grans Seigneurs de France, & les Ambassadeurs de Pologne s'en allerent à l'Eglise cathedrale, où les Rois de France & de Pologne jurerent solennellement d'observer tout ce qu'ils avoient promis aux Ambassadeurs de Pologne: cela se fit le dixième jour de Septembre. Le vingt troisième les Rois de France & de Pologne, les grans Seigneurs de France, & les principaux ordres du Royaume allerent au Palais, qui est le siege du Parlement. Peu de tems après les Ambassadeurs de Pologne y arriverent menant avec eux un cheval blanc couvert d'une housse de drap d'or, qui portoit une cassette d'or, où étoit enfermé le decret, qu'on avoit fait à Varsovie de l'Electio[n] du Duc

Duc d'Anjou. Lors qu'ils furent près du lieu où le Roy étoit assis avec les grans Seigneurs, ils tirent de la cassette le decret, qui étoit cacheté de plus de cent Cachets, le lûrent devant tout le monde, & le donnerent après au Duc d'Anjou, qu'ils saluerent en qualité de Roy de Pologne, après luy avoir souhaité toute sorte de bonheur & de prosperité. Cela fut suivi d'un grand applaudissement de tous ceux qui y étoient presens; & l'on passa le reste du jour en réjouissances. Le lendemain le Roy de Pologne fit son entrée à Paris, accompagné du Duc d'Alançon son frere, du Roy de Navarre & des autres grans Seigneurs de France. La pluye ne cessa point de toute la journée, & comme on attendoit toujours le beau tems, la pompe fut differée, qu'il

qu'il étoit presque nuit, lors qu'elle se fit, & c'est ce qui la rendit moins belle. Le Roy de Pologne est bien parti de Paris, mais je viens d'apprendre qu'il restera tout ce mois en France, & la plus grande partie du mois prochain, de sorte que je ne crois pas qu'il vienne dans les Etats de V. A. E. avant le jour le plus court de l'année ou le jour de Noël. Dans le Sauf-conduit que le Roy de Pologne a obtenu de l'Empire, on luy a prescrit de n'avoir pas plus de huit cens Chevaux à sa suite, pendant sa route en Allemagne. Ce nombre luy a semblé trop petit, c'est pourquoy il prie l'Empereur de permettre qu'il soit augmenté de quatre cens. Je crois qu'il demandera la même chose à V. A. E. & aux autres Princes, & l'on vient de me dire qu'il y a déjà
quel-

quelqu'un en chemin pour ce sujet. Il n'envoye pas un Exprés à l'Empereur pour cela, il l'a seulement écrit à l'Ambassadeur de France qui est icy; Dés qu'il aura donné sa reponse, je l'écriray à V. A. E.: il ne l'a pas encore fait parce qu'il ne donne pas facilement audience, étant encore si incommodé de la goute qu'il ne peut pas quitter le lit; il se trouve pourtant beaucoup mieux qu'auparavant. On travaille encore en France à faire la paix avec ceux qui font la guerre en Languedoc & en Dauphiné, & leurs Deputés sont arrivés depuis vingt jours à Paris. Ceux qui étoient assiegés dans la ville de Sancerre, se sont enfin rendus par famine à cõdition toutefois qu'ils auroient vies & bagues sauvés, que le Pais payeroit quarante mille livres aux sol-

foldats, & que tout le reste demeu-
reroit au pouvoir du Roy qui a dé-
ja donné ordre de demolir les
rempars de la ville. On dit que
ses habitans sortent secretement,
& se retirent ailleurs. Le Prince
de Condé n'est pas mort, comme
nous l'avions oui dire, il est vray
qu'il a été si malade, qu'il n'y avoit
presque plus d'esperance de vie
pour luy; mais pourtant il a re-
couveré la fanté. Le Comte de
Rets, qu'on a fait depuis peu
Grand Maréchal du Royaume,
arriva dernièrement d'Angleter-
re, où il avoit été envoyé pour ne-
gocier le mariage de la Reine avec
le Duc d'Alançon. Je ne fay pas
encore quelles esperances on luy
a données; mais je fay fort bien
que c'est en vain qu'on y travaille,
& que la Reine d'Angleterre ne
se mariera jamais. Les Protestans
de

de Pologne s'assemblerent en Synode à Cracovie le jour de St. Michel. On dit qu'ils ont resolu de donner leur confession au Roy, dés qu'il sera arrivé. Je souhaite toute sorte de bonheur & de prosperité à V. A. E. & à toute son illustre Famille. A Vienne le 8. Septembre 1573.

* * *

MONSEIGNEUR,

AU commencement du mois d'Aouût la flotte des Turcs dépêcha quatre Galeres pour aller reconnoître le Port de Crotonne ancienne ville de la Grece qu'on appelle aujourd'huy Calabre; & la flotte les ayant suivies, il se leva tout d'un coup une tempête lors qu'el-

qu'elle tâchoit de forcer le Port qui en jetta partie à Corfou, & partie dans le Golfe de Prevesa, sans que les Vaisseaux ayent souffert le moindre dommage. Piale Bassa étoit sur cette partie de la flotte qui aborda à Corfou. Et dès que celui qui y commandoit pour la République de Venise en fut averti, il lui envoya deux Galeres; dans lesquelles il y avoit quelques Nobles Venitiens qui lui apportèrent des presens, & le prierent de ne pas permettre à ses soldats de faire du dommage aux sujets de la République. Piale après les avoir reçûs le plus honnêtement du monde, leur promit de faire ce qu'ils demandoient; & pour leur en ôter le soupçon, il ajouta, qu'il n'entreiroit pas dans le Golfe de Venise. Mais il leur dit qu'il vouloit y attendre l'autre partie de la flotte,

I qui

qui étoit au Golfe de Prevesa, & que dés qu'elle seroit venuë, il feroit voile vers la Sicile pour tâcher d'attirer les Espagnols au combat; que s'ils le refusoient, il attaqueroit Crotone comme il l'avoit déjà resolu. Les Venitiens ont donné ordre à tous leurs sujets des Isles de la mer d'Ionie & de la côte de Dalmatie & de Macedoine, de ne faire aucune incommodité aux Turcs, & de leur vendre à un prix raisonnable les choses qu'ils leur demanderont. Le dix huitieme d'Août la flotte d'Espagne n'étoit pas encore tout-à-fait équipée; elle attendoit encore quelques Galeres qui devoient amener des soldats de Naples & de la côte de Genes. Dom Jean d'Autriche avoit déjà envoyé devant des Vaisseaux de charge à Palerme, afin d'être plus près de la Ville de Tunis,

nis, qu'il declare encore de vouloir attaquer. Il y en a plusieurs qui commencent à soupçonner que ny les Turcs, ny les Espagnols n'entreprendront rien de considerable cette Campagne. Un peu avant que Dom Jean d'Autriche fut arrivé à Messine, il s'y fit un tumulte entre les Bourgeois & les soldats de la flotte, où il y en eut plusieurs de tués de part & d'autre. Le onzieme du mois d'Août il nâquit un second Prince au Roy d'Espagne. Rigomus de Sylva, qui étoit un homme de grande autorité en Espagne, mourut dernièrement. En l'an mille cinq cens cinquante six, qui étoit le commencement du Regne du Roy Philippe, Sylva n'avoit guere ou point du tout de bien; mais lors qu'il est mort on dit qu'il a laissé à ses enfans cent mille écus de rente,

te, quatre cens mille écus d'argent contant, & des meubles d'un prix inestimable. Il a fort bien sù profiter des occasions que la fortune luy a presenté: il étoit ennemy juré du Duc d'Albe, à qui sa mort ne fera sans doute point de chagrin. On dit que la rebellion des soldats Espagnols près de Harlem a été appaisée par le moyen de trois cens mille Ducats que le Duc d'Albe a payé à ceux qui l'avoient fomentée, & outre cela qu'il a promis de leur payer tous les mois quatre mois de paye, jusqu'à ce qu'il les ait entièrement satisfaits. On n'a pas encore écrit icy ce qu'il a envie d'entreprendre. Monsieur de Jerfes Gouverneur de Gueldres commença dernièrement d'assiéger la ville de Bommel avec deux mille hommes de pié & trois cens Chevaux. Le
Prin-

Prince d'Orange n'en eut pas plutôt le vent qu'il y vint avec trois mille hommes de pié & fix cens Chevaux, mais l'autre leva le siege sans attendre son arrivée. Les foldats qui y font en garnison font des courfes jusqu'à deux ou trois lieuës d'Anvers, & desolent tous les environs de Breda & de Hochstrate. La flotte qui devoit aller au secours de Middelbourg est bien partie d'Anvers, mais on ne fait pas ce qui luy est arrivé. On presume qu'elle a fait naufrage, parce qu'en ces lieux-là il y a eu depuis peu de furieuses tempêtes. Et on a vû plusieurs planches de Vaisseaux brisés qui flotoient sur la riviere de Schelde. Le nouveau Roy de Pologne a resolu de prendre sa route par l'Allemagne, mais à peine sortira-il des frontieres de France sur la fin de ce

13

mois

mois. Le Duc d'Alençon autre frere du Roy s'en est retourné malade du camp de la Rochelle, & le Duc de Longueville qui en revenoit est mort en chemin. La France n'est pas encore tranquille: car il n'y a que la Rochelle & Montauban qui ayent accepté les propositions du Roy. J'avois déjà écrit à V. A. E. que les Turcs avoient voulu bâtir un Fort dans la ville de Kalo. Rubert Gouverneur de cette partie de la Hongrie de la part de l'Empereur ayant ramassé quelques soldats, les en a chassé, & a commencé à faire bâtir une Forteresse au même endroit, où ils avoient voulu le faire, & il y a près de six mille pionniers. Le Bassa de Bude qui ne voit pas cela de bon œil ramasse des Troupes pour empêcher les efforts de Rubert. Je souhaite toute sorte de bon-

siom

81

bon-

bonheur & de prosperité à V.A.E.
& à toute son illustre Famille. A
Vienne le 11. Septembre 1573.

* * *

MONSEIGNEUR,

Comme nôtre Nation s'est si
mal conduite depuis quelques
années, qu'il semble qu'elle se haït
foy-même, son salut & son hon-
neur, je ne m'étonne pas que le
Roy de Pologne ait abandonné
ceux qui luy avoient fait tant
d'honneur, & qui avoient tant
d'affection pour luy, en faveur de
ceux dont il n'est pas assûré de la
fidelité, puis qu'ils ont plus de su-
jet de le haïr que de l'aimer. Il n'y
a point de doute, que les Polonois
auront sujet de se plaindre de luy,

puis qu'après avoir refusé tant de Princes qui leur étoient alliés de si près, ils l'ont élu Roy tout inconnu presque qu'il étoit. Il s'en retournera peut-être plus vite en France, de la maniere qu'il a déjà resolu de le faire que s'il étoit parti de Pologne après y avoir bien réglé les affaires. Mais selon mon sens il s'en retournera avec moins de reputation; & s'il en avoit agi plus honnêtement avec les Polonois, il auroit peut-être pû de leur consentement établir son frere ou quelqu'autre de ses amis, pour luy succeder au Royaume. Lors que j'eus appris la mort de son frere, j'esperois que si celuy-cy s'en retournoit en France, il travailleroit à rétablir peu à peu le Royaume dans la splendeur qu'il avoit perduë, parce qu'il semble qu'il a l'esprit plus moderé & les mœurs mieux

mieux

mieux réglées que son frere. & je croyois qu'il étoit animé du desir de la gloire; mais ce depart précipité de Pologne fera rabattre de la bonne opinion, où il étoit dans l'esprit des plusieurs, & sera peut-être la cause, que bien qu'il ait envie de bien établir ses affaires, l'autorité luy manquera pour en venir à bout. On dit, qu'il partit de nuit de Cracovie, après s'être coulé en bas le long d'une corde par une fenêtre, & qu'il n'eut point de repos qu'il n'eut atteint les frontieres de Silesie. Le vingtieme de ce mois sur le coucher du Soleil il arriva icy un Gentil homme qu'il avoit envoyé à l'Empereur: ce Prince luy donna d'abord audience, & le lendemain matin il receut les Lettres de sauf-conduit que le Roy demandoit; & les ayant recûës, il s'en alla en diligen-

ce à la rencontre du Roy. Je crois qu'il en a agi de la sorte pour s'en retourner en France sans passer sur les Terres d'aucun Prince d'Allemagne, que celles de l'Empereur & de l'Archiduc Ferdinand, d'où il peut venir en Lorraine ou dans l'Evêché de Mets. Le Duc de Baviere en sera sans doute fâché, car il faudra que le Roy se détourne de la droite route pour éviter son Pais. Il semble que l'Empereur cherche à l'obliger par toute sorte de civilité. Il luy envoya hier Rodolphe Kain son Ecuyer au Château de Wolkerdorff, qui est à trois lieues d'icy. L'Empereur luy a encore envoyé aujourd'huy un de ses Prêtres; car il n'a point de cette sorte de bêtes à sa suite. On dit que l'Empereur a écrit au Roy Rodolphe & à l'Archiduc Ernest de pres-
fer

fer leur retour. On fait icy de grans preparatifs au Château pour le recevoir. L'Empereur a resolu d'aller sur le soir au devant de luy, lorsqu'il viendra en cette ville, ce sera pourtant avec peu de monde; car il ne veut pas que les Ambassadeurs des Rois & des Princes qui sont icy l'accompagnent. Il y a plusieurs François qui croyent qu'il époufera la Veuve de son frere; car ces sortes de mariages ne sont pas aujourd'huy tenus pour illicites. J'ay déjà écrit à V. A. E. que le Roy Charles declara un peu avant sa mort, sa mere Regente du Royaume. Le Roy qui regne à present luy a confirmé cette charge, & il luy en a déjà envoyé les patentes. Le Roy a déclaré ouvertement qu'il avoit resolu de pardonner à tous ceux qui ont agi en France contre ses

289 in-

interêts publiquement ou en particulier, pourvû qu'ils ne refusent pas cette marque de sa bonté. Il a donné ordre à ceux qu'il a envoyé en France, de dire au Duc de Montmorancy qu'il devoit tout esperer de sa clemence. Il a fait dire la même chose au Prince de Condé, & l'a fait exhorter de revenir en France; mais j'ay de la peine à croire qu'il le fasse, à moins qu'on ne l'affûre autrement que de parole, parce qu'il n'y a pas long tems, qu'étant dans l'Eglise Françoise de Strasbourg il dit devant tout le monde, qu'il avoit mortellement offensé Dieu, d'avoir, après le massacre de Paris, embrassé la communion des Catholiques Romains de crainte de la mort, & il en demanda pardon à Dieu & à l'Eglise. On dit qu'il leve des soldats, & que ses Troupes

pes confisteront en quatre mille chevaux, & autant de gens de pié Allemans, & que quelques François qui courent ça & là dans l'Evéché de Mets, doivent venir les joindre. Les Suiffes que le Roy d'Espagne a levés, sont en quartier dans la Comté de Bourgogne, & refutent d'aller plus loin, avant l'arrivée des Espagnols & des Italiens, qui, à ce qu'on leur a promis, doivent aller avec eux dans les Pais-Bas. Je crois, qu'ils le font à la persuasion du Comte Annibal d'Ems. Lors que les François qui sont avec le Roy seront arrivés icy, j'écriray plus exactement de toutes ces choses à V. A. E., à qui je souhaite toute forte de bonheur & de prosperité & à toute son illustre Famille. A Vienne le 24. Juin 1574.

MON.

* * *

MONSEIGNEUR,

J'ay déjà écrit à V. A. E. quelque chose du départ du Roy de Pologne & de son arrivée en ce pais: je pourray à present luy en dire quelque chose de plus, puis que j'en ay appris les circonstances de ceux-là même qui ont pour la plûpart menagé cette affaire par leurs conseils. Avant que le Roy eut recû la nouvelle assûrée de la mort de son frere, il savoit qu'il étoit malade, & que sa maladie étoit mortelle, c'est pourquoy il commença de bonne heure à penser à ses affaires. Sa mere l'exhortoit sans cesse à presser son retour en France, & à ne pas perdre un moment, dès qu'il auroit appris la

la mort de son frere ; parceque les broüilleries de France, & les esprits legers & inconstans de la plûpart de la Noblesse le requeroient. Le dixieme de ce mois l'Empereur reçût des Lettres du Grand Maître, par lesquelles il luy donnoit avis de la mort du Roy de France, il écrivit sans perdre tems à André Dudithe son Ambassadeur en Pologne d'en avertir le Roy, ce qu'il fit le quatorzieme de ce mois. Le lendemain un Gentilhomme que la Reine mere avoit envoyé, vint chés le Roy, & luy confirma ce que l'Ambassadeur de l'Empereur luy avoit dit ; & ajouta que le même jour que le Roy Charles mourut, il declara la Reine Mere Regente du Royaume : qu'elle le prioit de le confirmer de son autorité, & de hâter son retour en France. Le Roy fit
d'a-

d'abord écrire des Lettres, par lesquelles il accordoit à sa mere la Regence du Royaume & les luy envoya. Mais pour sonder les esprits des Polonois, il fit assembler un conseil, composé des Conseillers du Royaume, qui se trouvoient alors à Cracovie & dans le voisinage, & après leur avoir appris la mort de son frere, à qui il devoit succeder au Royaume, il leur dit, que les affaires de France demandoient qu'il y retournât pour pacifier le Royaume, qui est tout en desordre. Il leur fit encore voir les Lettres, par lesquelles il confirmoit à sa mere la Regence que son frere luy avoit accordée, & les pria de luy dire ce qu'ils trouvoient le plus à propos de faire en cette occasion. Les Polonois après avoir deliberé entre eux, répondirent en premier lieu, que

que dans les Lettres qu'il avoit
dessein d'envoyer à sa mere, il a-
voit pris la qualité du Roy de
France; ce qu'il ne devoit pas a-
voir fait, sans en avoir conféré a-
vec le Conseil de Pologne: Et que
pour ce qui regardoit son retour
en France, ils luy dirent, qu'il é-
toit defendu par leurs loix, que le
Royaume de Pologne fut gouver-
né par d'autres que par le Roy mé-
me: Et que par cette raison, il ne
luy étoit pas permis de s'éloigner
du Royaume: Et que c'étoit une
autre affaire du Royaume de
France, qui pouvoit être gouver-
né par des Regens; desorte qu'ils
jugeoient à propos de choisir dix
ou douze ou même davantage
d'entre les grans Seigneurs de
Pologne, qui ont le plus d'esprit
& le plus d'experience aux affai-
res, & de les envoyer en France

K

pour

pour confiderer l'état present du Royaume, & chercher les moyens de luy rendre sa premiere tranquillité: ensuite étant de retour en Pologne faire connoître au Roy & au Conseil ce qu'ils y auroient remarqué & vû: Et qu'après on delibereroit au Conseil des moyens de soulager la France, & si l'on établiroit à la Regence du Royaume des gens de la Nation Françoisse, ou bien si l'on en enverroient de Pologne. Ils dirent enfin, qu'il falloit renvoyer toutes ces affaires à la prochaine Assemblée des Etats Generaux du Royaume, qui avoit été publiée pour le vingt-cinquieme jour du mois d'Aouÿ; Et que ce n'étoit qu'en passant qu'ils avoient voulu faire cette réponse au Roy, qui leur demandoit conseil & non pas pour decider quelque chose. Quelqu'un

qu'un ajouta pour consoler le Roy, qu'il luy seroit beaucoup plus glorieux de demeurer en Pologne que de retourner en France; parce qu'en Pologne il auroit plus de matiere & plus d'occasions d'exercer sa valeur contre les Moscovites, les Tartares & les Turcs qui sont des Nations extrêmement fieres, au lieu qu'en France il ne trouveroit pas de semblables occasions. Lors que le Roy eut appercû leur dessein, il resolut tout-à-fait de partir: car il voyoit bien qu'ils ne permettroient pas facilement qu'ils s'en retournât en France, si l'on parloit de cette affaire aux Etats Generaux du Royaume. Desorte que le dix-huitieme de ce mois il sortit à deux heures de nuit du Château de Cracovie par une porte étroite, qui conduit dans le Fauxbourg, d'où il alla à

pié jusqu'à l'endroit, où il avoit cominandé qu'on amenât son cheval, & où ceux qui devoient l'accompagner avoient ordre de s'assembler: Et après avoir marché toute lanuit il arriva le lendemain sur les Terres de l'Empereur, sans avoir perdu aucun de ses gens; excepté Pibrac, qui étoit un homme de consequence, dont il se servoit en qualité d'Interprete, lors qu'il traitoit avec les Polonois de quelque affaire de l'Etat, ou de quelque autre affaire: Car il s'égara du chemin, & entendant les païsans qui le poursuivoient & qui crioient après luy, parce qu'ils étoient irrités contre les François qui se fauvoient, il entra assés avant dans une forêt épaisse, & se cacha pendant quelques heures dans un marais parmy des roseaux; mais étant enfin
pres-

pressé de la faim il sortit de la cachette, & rencontra des Gentishommes Polonois qui luy firent de grandes menaces, & vouloient même le ramener à Cracovie; Mais leur ayant dit, qu'il n'étoit pas Polonois, ny attaché par aucun serment au Royaume de Pologne, & qu'il n'étoit qu'un serviteur particulier de son Roy, ils le renvoyerent sans luy faire du mal. Le Roy, comme je l'ay déjà écrit à V. A. E. arriva le vingt-troisieme de ce mois à Wolckersdorff, qui n'est qu'à trois lieues d'icy. Le lendemain dès que l'Empereur eut dîné, il envoya Matthias & Maximilien les fils, qui furent presque jusqu'à son logis; Et l'Empereur les ayant suivis, demeura dans une Isle du Danube, en un lieu qu'on appelle Tabor, où l'on paye le peage, & il y atten-

dit le Roy. Lors qu'il fut arrivé, ils descendirent tous deux de Carosse, & après s'être embrassés, & avoir parlé quelque tems ensemble l'Empereur remonta dans son Carosse, y fit entrer le Roy, & ils entrèrent de la sorte dans la ville sur les quatre heures. L'Imperatrice reçût le Roy au bas de l'escalier dans la Cour du Château, & le Roy logea sur la main gauche dans cette partie du Château, qui est l'appartement ordinaire des Archiducs Matthias & Maximilien. Le lendemain à dîné, comme il étoit déjà à table l'Empereur vint le voir, & luy dit qu'il vouloit être son hôte. Mais le repas n'étoit pas égal; car l'Empereur mangeoit de la chair, & le Roy du poisson, car c'étoit un Vendredy. Ils furent près de trois heures ensemble à parler de plusieurs choses.

ses. Après quoy l'Empereur se retira, le Roy passa le reste de la journée à voir tout ce qu'il y avoit de plus digne d'être vû. Le jour suivant, qui fut le vingt-fixieme de ce mois, l'Empereur alla de bon matin à la chasse dans la forêt prochaine, qui est environnée du Danube: où le Roy le suivit dès qu'il eut dîné. Après le repas ils se divertirent à parler de plusieurs choses. Cependant l'Empereur avoit donné ordre qu'on apportât des peintures, & plusieurs sortes d'armes, & d'autres choses faites avec tant d'art qu'elles meritoient d'être vûës; desorte que presque toute la journée se passa à les voir. Le lendemain matin l'Empereur l'amena à Ebersdorff & à ce fameux jardin qu'il a fait faire à une lieuë d'ici, qu'on appelle communément le jardin des faisans, d'où ils

revinrent sur le soir. L'Empereur avoit fait savoir au Roy de Hongrie, & à l'Archiduc Ernest de revenir en diligence de Boheme, afin de pouvoir saluër le Roy, qui a differé par cette saison son départ jusqu'à aujourd'huy, bien qu'il eut hier resolu de partir. Ils ne sont pourtant pas venus; mais à ce que je viens d'apprendre l'Empereur leur a fait dire de ne pas s'arrêter un moment icy, & de suivre avec toute la diligence qu'ils pourront faire. Il est parti d'icy aujourd'huy à sept heures, & l'Empereur l'a accompagné. Ils étoient tous deux dans un même Carosse où l'Empereur a fait encore entrer le Duc de Cleves. Avant que de monter en Carosse, l'Empereur luy a longtems parlé dans la Cour du Château, en presence de toute la Cour. Il a ensuite fait approcher

cher

cher ses fils Matthias & Maximilien, que le Roy a embrassés. Après cela l'Empereur a rappellé Matthias, & a dit, je ne say quoy de luy, dont il rioit avec le Roy en luy tirant les cheveux en se joüant. Le Roy m'a fait commander de venir auprès de luy, & s'est exactement informé de moy de la santé de V. A. E., de Madame vôtre illustre Epouse, & de l'illustre Prince Chrétien, il m'a commandé de faire ses complimens à V. A. E., & de luy dire, qu'il ne souhaite rien davantage que de cultiver cette amitié, qu'il y a eu entre ses Predecesseurs & la Maison de Saxe. A la verité, il n'y a point de forte de civilité que l'Empereur ne luy ait fait tant qu'il a été icy. La suite qu'il amena avec luy étoit fort petite; car il y a eu assés de trois tables pour tout son train, si

K 5

l'on

l'on en excepte les valets: Il y avoit à la premiere des Conseillers, un Secretaire, un Medecin, & quelques autres gens de Lettres; aux deux autres, il y avoit assés de Gentis-hommes, en y comprenant ceux que le Duc d'Alanson, le Roy de Navarre, le Duc de Savoie, le Duc de Lorraine & quelques autres avoient envoyé au Roy. L'Empereur avoit commis le soin de servir le Roy à Monsieur de Kain, Ecuyer, au Comte de Ladrone l'ainé, & à Auger de Busbeck, qui a long-tems été Ambassadeur de l'Empereur à Constantinople, & ensuite Gouverneur des jeunes Princes. Le Comte d'Egmond a été son Echançon. Presque tous les François ont été logés dans le Château, & si quelqu'un vouloit être logé plus au large, on leur avoit préparé le palais de
l'Ar-

l'Archiduc Charles. Je souhaite
toute sorte de bonheur & de pro-
sperité à V.A.E. & à toute son illu-
stre Famille. A Vienne le 29.
Juin 1574.

* * *

MONSEIGNEUR,

DANS les propositions que
l'Empereur a fait aux Etats de
Boheme, il leur a demandé deux
cens mille écus, pour payer les
troupes qui sont en garnison en
Hongrie, & cinq cens mille pour
reparer les vieilles forteresses &
en bâtir de nouvelles. Il leur a
encore demandé de contribuer
pendant dix ans, deux cens cin-
quante mille écus par an pour pa-
yer les dettes que l'Empereur Fer-
di-

dinand avoit laissées; Et de luy payer pendant cinq ans quatre gros de chaque tonneau de biere; & un gros à l'Imperatrice. Il leur a enfin demandé de penser aux moyens de rétablir les Ecoles ruinées; de remettre en meilleur état les mines d'argent de Kutberg; & d'être pourvûs d'armes & de chevaux pour s'en servir en cas de besoin. Les Bohemiens ont répondu, qu'ils s'étonnoient de ses demandes: Car puis que dans la derniere assemblée il n'avoit pas seulement promis qu'on deliberoit dans la premiere, qui se tiendroit, sur les charges qui avoient jusqu'à present tourmenté le Royaume, mais aussi qu'il l'avoit donné par écrit, ils ne pouvoient pas croire que ces fortes de conseils vinsent de Sa Majesté; mais qu'ils avoient été inventés par des étran-

trangers, qui se mettoient fort peu en peine de la prosperité du Royaume: C'est pourquoy ils le prioient de se souvenir de ses promesses, & de ne pas trouver mauvais qu'ils luy remontrassent un peu librement les choses, qui regardent l'Etat & l'utilité du Royaume. L'Empereur fit réponse, qu'il se souvenoit fort bien de ses promesses, & qu'il vouloit tenir tout ce qu'il avoit permis; mais qu'il leur demandoit à son tour, de se souvenir de ce qu'il leur avoit proposé; qu'il n'étoit pas fâché de la liberté qu'ils prenoient, & qu'il étoit bien aise qu'ils luy decouvrirent leurs sentimens sans dissimuler selon l'ancien proverbe, qui dit: de la bonne Confession, vient la bonne absolution. Je viens d'apprendre que les ordres du Royaume commencerent hier à tomber
d'ac-

d'accord de deliberer sur les griefs qu'ils ont à proposer à l'Empereur. On y traitera aussi des affaires de la Religion, où l'on trouveroit peu de difficulté, si tous ceux qui se sont separés du Pape étoient d'accord entre eux. Mais ils sont divisés en deux partis principaux; c'est à dire, ceux qui ont embrassé la confession d'Ausbourg, & les freres Vaudois, que d'autres appellent Picars: car je tiens pour veritables Romains ceux qu'on appelle Calixtenes. Les Catholiques sont extrêmement aises de leur division, ils n'oublient rien pour la fomenter, parce que tant qu'ils seront divisés, ils auront moins de puissance à leur oppfer. Les Gueux sont à present si assurés, qu'ils veulent établir des Ecoles publiques dans la ville de Leiden en Hollande, que
les

les Espagnols ont rudement ébranlée depuis peu de mois par un siege. Pour cet effet Philippe Marnice Aldegond, qui a longtems été prisonnier chés les Espagnols alla dernièrement à Heidelberg, pour chercher des Ministres de la parole de Dieu, & des Professeurs aux arts. Ils se dépêchent de leur mieux d'établir solennellement des Ecoles, afin de les faire mettre dans les conditions de paix, où l'on travaille à present, pour les conserver. J'ay aussi appris qu'ils ont envoyé un Gentil-homme au Roy de France, mais je n'ay pas encore pû apprendre le sujet de ce voyage. Aujourd'huy sur les cinq heures du soir, l'Ambassadeur des Turcs est entré en cette ville, avec une assés grande pompe. L'Empereur avoit envoyé à sa rencontre le Ma-
ré-

réchal de la Cour avec des gardes de cors, auxquels plusieurs Gentis-hommes d'Allemagne de Boheme, de Hongrie & d'Italie vinrent se joindre. Autant qu'on peut en juger à l'apparance, l'Ambassadeur peut avoir soixante ans, il a assés bonne mine, & il paroît être homme d'autorité; Ses Officiers eurent querelle entr'eux dans le vin, & il y en eut un de tué. Celuy qui a fait le meurtre a été pris & attaché dans un Carosse, & le lendemain comme il étoit en chemin il luy fit trancher la tête & jeter son corps dans une fosse prochaine. Le jeune Philippe Sidnée, MONSEIGNEUR, à qui j'ay donné ces Lettres pour V. A. E. est forti d'une des illustres maisons d'Angleterre, sa mere est sœur du Robert Comte de Lucestre, qui a beaucoup

coup d'autorité à la Cour d'Angleterre. L'Empereur le fit appeler ces jours passés, & le receut fort favorablement. Lors que j'ay appris qu'il partoit d'icy pour passer en Saxe, & qu'il desiroit de faire la Cour à V. A. E. si l'occasion le luy permettoit, je luy ay donné ces Lettres. Il a beaucoup d'esprit, & plus d'experience que n'en ont à l'ordinaire ceux de son âge. Il y a aussi icy un Ambassadeur de Savoye, qui partira dans six jours pour Dresden. Je souhaite toute sorte de bonheur & de prosperité à V. A. E. & à toute son illustre Famille. A Prage le 1. Mars 1575.



L

MON

* * *

MONSEIGNEUR,

LAREINE d'Angleterre envoya depuis quelques mois à l'Empereur un jeune Ambassadeur sorti d'une grande naissance parmi les siens, & d'un esprit si bien fait, que je n'ay jamais conçu plus d'esperance de la vertu d'un homme que de la sienne. Il y a quatre ans, que s'en allant en Italie, il conçût à Vienne une si grande amitié pour moy après une frequentation de peu de jours, qu'à son retour d'Italie il a demeuré quelque tems chés moy; où nous avons vécu quelques mois ensemble, & Monsieur Damain de Sebottendorf l'a vû quelque fois chés moy; En partant de la Cour de l'Empereur

reur il est allé à Heidelberg pour y
executer les ordres de la Reine
auprès de l'Electeur: d'où il m'a
envoyé un de ses domestiques
pour me prier de venir le voir, ce
que je n'aurois pû luy refuser
qu'avec peine, à cause de l'estime
que j'ay pour luy. De là il est allé
chés le Duc Jean Casimir, qui luy
a fait toute sorte de civilité, & peu
de tems après il est allé à Cologne,
ensuite à Anvers où il a trouvé des
Lettres de la Reine, par lesquelles
il luy étoit ordonné d'aller trou-
ver le Prince d'Orange; mais je
n'en fay pas la raison, car je n'ay
point reçû de ses Lettres depuis ce
tems-là. Je l'ay accompagné jus-
qu'à Cologne, dans l'esperance
d'y apprendre des nouvelles des
affaires des Pais-Bas plus certai-
nes qu'icy, qui n'est qu'une pure
solitude hors des tems de foire.

L'Evêque de Cologne trouble la Ville & tout son voifinage; Il a extrêmement augmenté les peages de Bonn & d'Andernac à la ruine des Marchans qui font voiturer leurs marchandifes fur le Rhin. Ceux de Cologne ont mis en prifon des Commis à la recepte du nouveau tribut qu'on a mis fur le fel, qui étoient venus dans leur ville; dont il eft tort en colere contre eux: Il veut faire entrer de force un Bavarois dans le Chapitre; mais il y a plusieurs Chanoines, qui fur cet article luy font moins obeiffans qu'il ne voudroit, & parce que le principal obftacle vient de ceux, qui font profeflion de la meilleure Religion, le Bavarois fait de cruelles menaces aux Lutheriens, dont ils reffentiroient les effets, s'il parvenoit à l'Epifcopat. Le Pape & l'Empereur

reur même l'ont raccommmandé au Chapitre & le Comte de Porcia Nonce Apostolique est tout porté à avancer le Bavarois. J'ay grand peur, qu'avec le tems il n'obtienne ce riche benefice, & quelque jour celuy de Munster; car le Duc de Juliers est tout à fait pour luy. Que si cela arrive, il donnera assurément de la terreur à tous ses voisins, parce qu'il possède déjà l'Eveché de Hildesheim, & que Dom Jean d'Autriche & Eric de Brunswic font de ses amis. Que si Albert Archiduc d'Autriche & André fils de Ferdinand, qui viennent d'être reçûs au College des Cardinaux, obtiennent d'autres principautés & des Evéchés plus puissans, comme il y a de l'apparence, le parti du Pape deviendra par là beaucoup plus fort en Allemagne. L'Electeur Palatin n'a

point fait jusqu'à present de changement de Religion du côté du Rhin, excepté à Heidelberg, où il a cassé le Conseil Ecclesiastique, & donné deux Eglises à ceux qui font profession de sa Religion: Il a laissé la troisieme aux autres, & aux François celle qu'ils avoient déjà. Il n'a pas encore touché à l'Academie, & c'est peut-être, parce qu'il n'a pas trouvé des gens savans pour mettre à la place des autres. Et comme par le testament de son Pere, dont les deux freres étoient executeurs, il étoit defendu de faire du changement dans la Religion, le Duc Casimir avertit quelque fois son frere, & même par des Lettres assés fortes d'observer en ce point le testament de leur Pere. Mais l'Electeur répondit que leur Pere n'avoit pas pû luy rien précrire en cela. La
paix

paix des Pais-Bas n'est pas encore si bien établie qu'on puisse y ajouter foy ; parce que Dom Jean d'Autriche & les Etats de ce Pais-là se sont appercûs que les Hollandois & les Zelandois ne se soumettroient pas aux Ordonnances des Etats Generaux, si on leur ôtoit la liberté de Religion, dont ils jouissoient à present. On tâche de faire un Traité avec eux touchant la Religion avant que les Etats Generaux soient convoqués: C'est pourquoy l'on envoya dernièrement au Prince d'Orange, aux Hollandois & aux Zelandois le Duc d'Archot, le Comte de Lallane & quelques Abbés, qui, dit-on, après une longue dispute demanderent enfin, qu'on leur accordât du moins une Eglise Catholique dans chaque Ville de Hollande & de Zelande, jusqu'à

ce qu'on eut arrêté quelque chose, de ces affaires dans l'assemblée des Etats Generaux. Le Prince d'Orange repondit à cela, qu'il en parleroit à ceux de son party, & que dans quinze jours il leur feroit favoir la resolution qu'ils auroient prise. Tous ceux qui viennent de Hollande & de Zelande disent que les peuples y sont disposés de maniere, à ne souffrir jamais qu'on leur ôte la liberté de Religion. Ceux de Groeningue ont ruiné de fond en comble la forteresse que le Duc d'Albe avoit bâti dans leur ville. Ceux d'Utrecht avoient commencé d'en faire de même, mais ils ont cessé par les Conseils des Etats Generaux; Ils y ont pourtant mis une garnison de Bourgeois, & ont fait fortir de la ville tous les soldats étrangers. Ceux d'Anvers, de
Gand

Gand & de Valenciennes ont instamment demandé qu'on demolit leurs fortresses; mais ils l'obtiendront avec peine. On dit que les Anglois ont resolu de transférer leur commerce d'Anvers à Bruges, à moins qu'on n'y rase la forteresse, & qu'ils se sont déjà assemblés pour cela. Nous apprenons que les Espagnols que l'on avoit licenciés dans les Pais-Bas, sont arrivés depuis long-tems dans la Comté de Bourgogne, c'est pourquoy je crois qu'à present ils ne sont pas loin des frontieres d'Italie. Quelqu'un qui étoit present, quand on leur paya leur solde, lors qu'ils étoient sur le point de partir, m'a dit, qu'il n'y avoit pas plus de quatre mille hommes de pié & quatorze cens chevaux en état de servir, & que neanmoins on avoit vû dans la Troupe qu'ils

menaient avec eux, près de dix mille chevaux & trente mille hommes: car ils menaient un nombre infini de femmes, d'enfans, de crocheteurs & de jumens pour emporter les dépouilles des Flamans. Je souhaite toute forte de bonheur & de prosperité à V. A. E. & à toute son illustre Famille. A Francfort le 8. Juin 1577.

* * *

MONSEIGNEUR,

LE mois passé je fus attaqué de la même maladie, qui me travailla pendant sept mois entiers il y a environ six ans, & j'en porte encore les marques sur mon visage; mais comme je n'ay pas encore oublié, que l'ignorance des Me-

Medecins n'avoit pour lors jetté dans un extrême peril de perdre la vie, je n'ay pas voulu me servir à present de leurs conseils. Et c'est par là, à ce que je crois, que j'ay plûtôt commencé à recouvrer la santé, bien que je ne sois pas encore entierement remis, & que je n'aye pas pû écrire jusqu'à present à cause d'une fluxion qui me tomboit sur les yeux, lors que je baïssois la tête. C'est pourquoy je prie V. A. E. de me pardonner, si j'ay pour quelque tems discontinué d'écrire. Comme je ne doute pas que les Conseillers que V. A. E. avoit icy, ne luy ayent diligemment écrit ce qui s'est passé, je n'écriray que ce que j'ay appris depuis leur départ. Nous n'avons autre chose de France, si ce n'est que la paix y est faite, & que le Duc de Guise a quelques Troupes en Cham-

Champagne, qui devoient servir sous Dom Jean d'Autriche: mais elles ne sont pas assés fortes pour le tirer du mauvais pas où il est à present. Il y en a qui écrivent que Charles de Mansfeld, Caspard de Schomberg & Bethstein Lorrain auront le commandement de ces Troupes; & que Mondragon & Julien Romer, Capitaines Espagnols de grande reputation leveront aussi des Troupes en France. Il semble que Dom Jean d'Autriche ait voulu épouvanter les ennemis par le bruit de ces preparatifs, & qu'il ait plutôt voulu se vanter de faire la guerre, que de la faire en effet, puis qu'il n'a reçu aucunes Troupes d'Espagne, d'Italie, ny de France, qui devoient venir depuis long-tems; & qu'il souffre que les villes qui sont encore soumises à son autorité soient
em-

emportées devant ses yeux par les Etats des Pais-Bas, sans leur donner du secours. Car ils assiegent à present Namur & Ruremonde, où est Bouillierieu; ce qui ne se fait qu'à la honte des Espagnols, qui ont souffert, qu'on leur ait auparavant enlevé plusieurs villes, & sur tout celles où il y avoit Garnison Allemande. Je crois, qu'ils ont attendu l'evenement de la trahison, que ceux qu'on a mis en prison à Gand avoient entreprise. Ils ont peut être aussi esperé, que l'arrivée de l'Archiduc Matthias pourroit être cause de quelque grand changement; mais le succès n'a pas répondu à leur attente. Car la trahison a été à present si bien découverte par d'autres, qu'on a fait mourir dans les supplices Mocron Prevôt de Gand, qui étoit du nombre

asidi

bre des conjurés. Et parce que l'Archiduc Matthias a été appelé par ceux de la faction, il semble que les autres en ont eu quelque ombrage. En vérité ceux qui ont persuadé ce jeune Prince né d'une si grande maison, de permettre qu'on abusât de son nom en de semblables choses meritent une rude punition. J'ay vû un écrit imprimé à Gand en Langue Flamande, où il est dit que le Duc d'Archot & ses Confederés avoient voulu secretement introduire une forte garnison de soldats dans la ville de Gand, pour irriter les Flamans contre les Brabançons, dans l'opinion où ils étoient, qu'après s'être emparé de cette ville il ne leur seroit pas difficile de persuader au reste de la Flandre de suivre leur party. Ils avoient résolu de mettre l'Archiduc Matthias

thias à Ruremonde, qui est une Place forte entre Gand & Anvers, & d'abuser de son nom pour achever ce qu'ils avoient entrepris. On publie des conditions qu'on a offertes à Matthias; s'il les accepte, l'autorité qu'il aura au Gouvernement ne sera pas grande, bien que je doute fort qu'on les luy ait présentées au nom des Etats. Je viens d'apprendre qu'il dit qu'il étoit venu pour rendre service aux Etats en tout ce qu'il pourroit, & que pourvû qu'il pût leur être utile, il se mettroit fort peu en peine de ce que Dom Jean d'Autriche en jugeroit. Il est à present caché dans Liere, qui est une petite ville à trois lieuës d'Anvers, & autant de Malines. En verité il semble, qu'il y a peu d'honneur pour luy d'y être si long-tems. Quelques-uns des leurs, qui viennent des
Pais-

Pais-Bas soupçonnent, qu'il y en a qui prennent garde à luy, de sorte qu'il n'est pas tout-à-fait libre, bien qu'il ne paroisse pas qu'on luy ait donné des Gardes; ce que je ne crois pas veritable. Il a écrit fort obligeamment au Prince d'Orange, à qui il a offert toute sorte d'amitié, & le Prince d'Orange luy a envoyé le Comte Jean son frere, par lequel il l'a fait aßeurer de ses services & de son affection. La perfidie du Duc d'Archot & de ses Confederés a acquis une grande autorité au Prince d'Orange, car le peuple a commencé par tout à douter de la fidelité des Grans excepté de la sienne, en ce que personne ne doute, qu'il ne soit ennemy juré des Espagnols; Et il est certain que les injures que Dom Jean d'Autriche & les autres Espagnols luy ont fait, font

font aussi la cause qu'on se fie plus à luy. Les Flamans & les Brabançons disent à present tout haut, qu'ils ne veulent point avoir d'autre Gouverneur que luy; de sorte que puis que ces deux puissantes provinces font si bien disposées pour luy, & que ceux de Gueldres & de Frise tiennent son party, je ne crois pas que ceux de Hainaut & d'Artois se separent de leur union: C'est pourquoy si les Espagnols veulent faire la guerre à ces Provinces, il n'y a point de doute qu'ils seront bien aises que la guerre se fasse principalement par les conseils du Prince d'Orange. Le Duc d'Alançon frere du Roy de France revient aux memes finesses dont il s'est servi pour tromper les Huguenots. Il a long-tems été en Picardie, afin de traiter de plus près avec le Prin-

ce d'Orange, à qui il a fait entendre, qu'il n'y a rien qu'il ne fit en faveur des Etats des Pais-Bas, s'ils vouloient se fier à lui, comme il sembloit qu'ils avoient voulu le faire il y a un an, & qu'il empêcheroit que la France n'envoyât du secours à Dom Jean d'Autriche. Il promit encore plus, il ajouta que sa mere & quelques honnêtes gens qu'il avoit auprès de luy, l'avoient persuadé d'attaquer les Huguenots dans cette derniere guerre, & qu'ils l'y avoient porté par cette raison, disoient-ils, que les Etats du Royaume avoient resolu de le priver du droit de succession au Royaume, s'il se separoit du Roy son frere. On luy a répondu que l'on pourroit parler plus à propos de ces choses avec luy, si l'on étoit assuré qu'il entretint une amitié sincere avec le Roy de Navarre, & le

le Prince de Condé, & qu'il vou-
lût joindre ses desseins aux leurs.
On dit que les Etats des Pais Bas
ont envoyé des Ambassadeurs au
Roy de France; mais je ne say pas
quelle sorte d'affaire ils ont a ne-
gociier auprès de luy. Un peu au-
paravant ils avoient envoyé en
Angleterre Haureus frere du Duc
d'Archot, pour demander du se-
cours à la Reine, qui le leur avoit
fait esperer depuis long-tems, si
Dom Jean d'Autriche les atta-
quoit: mais au lieu de soldats il
demanda de l'argent, que l'on dit
qu'il vouloit soustraire, si on le luy
eut donné, & l'employer à l'usa-
ge de la faction, dont le Duc d'Ar-
chot son frere étoit le chef. Lors
qu'il fut en Angleterre il ne dit pas
à la Reine, qu'on avoit appelé
l'Archiduc Matthias, bien qu'il fut
du nombre de ceux qui l'avoient

appellé. La Reine trouva cela mauvais, & luy ayant ensuite demandé s'il n'avoit pas sù qu'il devoit venir, il fut contraint d'avouer qu'il l'avoit sù. On a arrêté à Bourdeaux par ordre du Roy de France, cinquante ou soixante navires Anglois, qui y étoient allé changer du vin; mais je ne fay pas par quelle raison le Roy a donné cet ordre. Lors que la Reine d'Angleterre apprit cette nouvelle, elle fit aussi arrêter vingt deux Vaisseaux François, qui ne sachant pas ce qui s'étoit passé à Bourdeaux contre les Anglois, après avoir été poussés de la tempeste s'étoient retirés dans un certain port d'Angleterre. On dit que les Marchandises qui étoient dans les Vaisseaux François étoient de plus grand prix, que celles qui étoient dans les Anglois, bien que
le

le nombre en fut plus grand. Ce sont là des Avant-coueurs de la guerre que plusieurs croyent qui naîtra entre ces deux Nations. Un homme digne de foy m'écrivit dernièrement d'Angleterre quelque chose, qui merite d'être sū. Fourbisseur Anglois de Nation, homme tres experimenté en la marine, poussa depuis quelques années la navigation fort avant dans le Nord, dans l'esperance de trouver quelque detroit, par où il pût aller dans la mer que les Espagnols appellent del Zur, & delà aux Isles Moluques, d'où l'on apporte les Epiceries, & dans les Indes Orientales: car on croit que le nouveau monde que les Espagnols ont decouvert n'est qu'une Isle separée du continent, du côté du Levant au midy, par le detroit de Magellan, & de l'Occident &

du Nord par le detroit qu'il cherche. Ainsi passant un jour le long d'une riviere dans une Isle tout-à-fait deferte, où il avoit abordé pour faire de l'eau, un de ceux qui l'accompagnoient ayant vû une motte de terre reluifante comme de l'or, la ramassa & la luy montra, & voyant qu'il la méprisoit, il ne laissa pas de la garder, & de l'apporter en Angleterre, où l'ayant montrée à un Orfevre, il la fondit, & trouva qu'elle étoit presque de pur or. Cette affaire étant enfin venuë aux oreilles de la Reine, elle commanda au Printems passé à Fourbisseur de partir & de faire voile vers l'Isle d'où l'on avoit apporté la motte de terre. On luy donna encore quelques personnes experimentés aux mines, pour s'informer de la nature de ce lieu. Il a fait le voyage, & il est dé-

nb

e M

dé-

déjà de retour sain & sauf en Angleterre, où il a amené cent tonneaux pleins de cette mine, qui n'étoit pas encore dechargée des Vaisseaux, lors qu'on en a écrit ici la nouvelle. Les mineurs qui ont été avec luy rapportent, que cette Isle d'où l'on a apporté la premiere motte de terre, n'est pas la seule qui abonde en cette matiere mais qu'il y a encore quatre Isles voisines qui ne luy cèdent pas beaucoup en cela. Si cela est vray, ce sera sans doute la ruine de beaucoup de gens; car tout le monde voudra y aller. Les Danois qui se perdent à present dans l'oisiveté auront une belle occasion de faire voir leur adresse, puis qu'ils sont plus près de ces lieux-là que les Anglois, & qu'ils s'attribuent quelque droit du côté du Septentrion. Je souhaite toute

forte de bonheur & de prosperité
à V. A. E. & à toute son illustre Fa-
mille. A Francfort le 27. Novem-
bre 1577.

* *
*

MONSEIGNEUR,

A Prés une longue dispute des
Etats des Pais-Bas, Matthias
Archiduc d'Autriche a été decla-
ré Lieutenant du Roy d'Espa-
gne ou Gouverneur des Pais-
Bas Espagnols. Les Etats ont en-
voyé le Chancelier de Brabant à
Anvers pour en donner avis à
Matthias, & le prier de venir au
plûtôt à Bruxelles prêter serment
au Roy & aux Etats. Cela se fit à
Anvers le dix-huitieme du mois
passé, & ce même jour on fit des
feux de joye dans tous les en-
droits

droits de la ville. Il y en a qui disent, que les Etats avoient le consentement du Roy d'Espagne, avant que de l'avoir appellé pour Gouverneur; mais il me semble que cela n'auroit pas pû être si tôt fait, parce que la Cour d'Espagne en est extrêmement éloignée, & que les Espagnols ont accoutumé d'être long-tems à deliberer sur les affaires de consequence. On dit que Dom Jean d'Autriche a ordre du Roy de s'en retourner en Italie; nous apprendrons bientôt si cela est vray. On écrit que dans les conditions sous lesquelles on a établi Matthias Gouverneur, on y a mis un article, qu'il ne pourra point avoir de Conseiller qui soit né dans d'autres Provinces, & d'une autre religion que la Romaine. Que si cela est vray, il n'y a point de doute, qu'on ne l'a fait qu'à cau-

se du Prince d'Orange, qui par là est exclu du Conseil d'Etat. Je ne doute presque plus qu'on n'ait appelé Matthias en ces Provinces à cause de l'averfion qu'on a du Prince d'Orange: car les autres grans Seigneurs ne peuvent pas souffrir, qu'il soit plus aimé du peuple, ny qu'il ait plus d'autorité qu'eux, & c'est pour cette raison qu'ils ont voulu luy opposer l'Archiduc Matthias. Ils verront eux-mêmes s'ils en ont agi sagement; car il y va de leur interét. Il semble pourtant qu'ils ont mal fait en ce qu'après avoir auparavant travaillé de concert à soutenir la liberté de la patrie, ils y mêlent à présent la Religion; ce qui se fait contre la Paix de Gand. Cela leur est fans doute mis dans l'esprit par des gens rufes, afin d'ôter l'union où consiste tout leur bonheur. Les
vil-

villes principales ne font pas bien
 aises de l'election de Matthias :
 ceux de Gand l'ont déjà assés fait
 connoître en faisant arrêter les
 grans Seigneurs , dont j'ay déjà
 écrit , parce que c'étoit eux qui
 l'avoient appellé , & qui ne veu-
 lent pas même les mettre en liber-
 té , bien que les Etats le leur com-
 mandent. C'est pourquoy les
 mêmes Etats prient le Prince d'O-
 range de se transporter à Gand ,
 & de faire enforte que les prison-
 niers soient delivrés. J'ay de la
 peine à croire qu'il le fasse ; car il
 voit bien que cela ne plairoit pas
 au peuple, qu'il ne veut pas offen-
 ser. La plûpart des villes ne font
 pas seulement le denombrement
 de leurs bourgeois, mais aussi des
 habitans, avec ordre de se pour-
 voir d'armes, à tous ceux qui sont
 en âge de les porter, c'est à dire à
 ceux

ceux qui sont au dessus de vingt ans, & au dessous de soixante. Il n'y a que les Ecclesiastiques & les Magistrats qui en soient exempts. On a levé à Anvers quatre-vingts Compagnies de soldats, chacune de deux cens hommes. Dom Jean d'Autriche a une armée de douze mille hommes, composée d'Espagnols, d'Italiens, de Bourguignons & de Vallons. On dit qu'il lui en vient encore un plus grand nombre d'Allemagne & de France. Il prend sa marche avec ces Troupes vers le Rhin. Il a pris depuis peu une forteresse, qui n'est pas loin d'Aix la Chapelle, & il a déjà mis le siege devant Limbourg, qui est entre Aix la Chapelle & Liege: où les pauvres païsans se retirent en foule, & portent le plus qu'ils peuvent de leurs effets. On croit que Dom Jean
d'Au-

d'Autriche a pris ainsi sa marche, pour faire lever le siege de Ruremonde. Il a des Troupes bien disciplinées & des Capitaines fort experimentés en l'art de la guerre; ce que les Etats n'ont pas: de sorte que s'ils en viennent aux mains avec eux, on craint fort que la partie ne soit pas égale. Les Etats ont traité avec Gonther Comte de Schvarzbourg pour lever deux mille cinq cens chevaux; avec le Baron de Tautenberg pour en lever quinze cens, & avec le Duc Casimir pour en lever trois mille, ce qu'il leur a refusé, à ce que je viens d'apprendre, je ne say pas ce que les autres ont fait. Il leur est venu depuis peu quatre mille Ecoissois de renfort. Il ne leur manquera pas non plus du secours d'Angleterre, pourvû qu'ils s'unissent au Prince d'Orange; mais

mais s'ils s'en separent, il est certain, que la Reine ne se fierá pas à eux. Le Roy d'Espagne ramassa dernièrement des Marchans de Paris deux cens mille écus, qui ont été envoyés à Dom Jean d'Autriche. Il a passé á present par icy quantité de soldats qui ont servi sous Fronsberg dans les Pais-Bas. Ils répondent á ceux qui les accusent d'avoir livré leur Commandant aux ennemis, qu'ils n'avoient pas voulu partir des Pais-Bas avant qu'il fut remis en liberté. Il est bien vray qu'il a été remis en liberté; mais c'est á condition qu'il achevera de payer la paye qui est deuë aux Troupes depuis plusieurs années, ce qui luy sera difficile á faire. Je souhaite que cette année, dont c'est aujourd'huy le commencement soit heureuse & favorable á V. A. E. & á toute son
illu-

illustre Famille. A Francfort le
premier jour de Janvier 1575.

* * *

MONSEIGNEUR,

A Prés la levée du siege de Rure-
monde les Espagnols ont pris
Falckenbourg & quelques autres
Places de peu d'importance, où ils
ont pourtant mis des garnisons.
Il semble qu'ils avoient depuis
quelque tems dessein de surpren-
dre Mastric; mais lors qu'ils vi-
rent que la ville étoit gardée avec
soin, & qu'il y avoit une forte gar-
nison, ils se retirerent du côté
d'Aix la Chapelle, dont les habi-
tans eurent une grande terreur, à
l'arrivée de ces hôtes sur leurs li-
mites: Je ne crois pourtant pas
qu'ils ayent la temerité d'entre-
pren-

prendre quelque chose contre eux. On dit qu'ils ont menacé ceux de Limbourg, de les traiter à la dernière rigueur, s'ils ne vouloient pas leur livrer la ville; mais ceux de Limbourg leur ont répondu avec assés de courage. Et comme les Espagnols n'ont point de grosse artillerie, il ne leur sera pas facile de prendre la ville, parce qu'il y a deux Compagnies de soldats. Le bruit court que Dom Jean d'Autriche leve trente Compagnies de soldats dans la Suisse, & que les Ministres du Roy de France n'avoient pas pû l'empêcher, bien qu'ils se fussent plaints, que cela se faisoit contre les Traités que le Roy avoit fait avec les Suisses: Je n'ay pas de la peine à croire que les François font semblant devant le monde, que cela ne leur plait pas, & qu'ils appuyent
sous

sous main les desseins de Dom Jean d'Autriche. Je ne saurois m'imaginer où Dom Jean d'Autriche prendra de l'argent pour entretenir toutes les troupes qu'il veut amasser. Le Prince d'Orange est de retour de Gand à Anvers; où un grand nombre des principaux bourgeois de Gand l'ont accompagné, ils ont été reçûs avec une joye extrême de ceux d'Anvers, qui leur ont donné des festins publics où ils les ont magnifiquement traités. L'Archiduc Matthias est enfin parti d'Anvers pour Bruxelles, où le dix-neuvième du mois passé, il fut publiquement déclaré Gouverneur & Commandant General de ces Provinces, & le Prince d'Orange son Lieutenant. Les Espagnols ne feront pas si fâchés, qu'on ait fait l'Archiduc Matthias Gouverneur,

N

que

que de ce qu'on a fait le Prince d'Orange son Lieutenant: car cela renversera leurs desseins de la paix, qu'ils esperoient d'obtenir à des conditions avantageuses, par le moyen de quelques-uns du Conseil d'Etat qui favorisoient secretement leur party. On écrit que Gonther Comte de Schvarzbourg étoit à present en grand credit aux Etats, & que l'Archiduc Matthias se servoit le plus souvent de ses Conseils. Le Roy de France s'occupe à ronger les Parisiens. Il a fait fermer toutes les portes de la ville, à la reserve de deux, où il a mis des garnisons, qui ne laissent pas sortir les bourgeois de la ville toutes les fois qu'il en ont envie. Le Roy couvre cela, de la conspiration contre les Italiens, que les Parisiens avoient resolu de massacrer. Le Duc de
Gui-

Guise vendit ces jours passés au Duc du Maine son frere la Comté de Nantëvil, qui n'est pas plus loin de Paris que Naumbourg de Leipfic: pour la somme de trois cens soixante mille livres. Le Duc de Guise a été pendant ces guerres civiles si liberal aux soldats, chés lesquels il vouloit se mettre en autorité, qu'il a fait des dettes immenses. Son frere qui est un jeune homme fort bien fait, a épousé la fille du Marquis de Villars, à present Amiral, bien qu'elle soit déjà vieille & fort mal faite. Il a reçû pour l'épouser une grande quantité d'argent de son Beau pere, qui est un homme avare & riche, & qui n'a que cette fille, qui avoit déjà été mariée à un autre, dont elle a six enfans. Tout le monde se moque de la folie de ce vieillard, qui a donné une bonne

partie de ses richesses à son Gendre pour épouser sa fille; bien qu'il en eut déjà plusieurs petits fils. Je croy que V. A. E. aura déjà appris, que l'Electeur Palatin & Jean Casimir son frere ont fait un Traité des differens qu'ils avoient eu ensemble, & que Madame la Princesse fille de V. A. E. y a beaucoup contribué. Je souhaite toute sorte de bonheur & de prosperité à V. A. E. & à toute son illustre Famille. A Francfort le premier Fevrier 1578.

* * *

MONSEIGNEUR,

Comme j'étois sur le point de partir au mois de May pour aller en France, j'en donnay avis à
V.

V. A. E. Mais je n'ay pas pû écrire de France, parce que les chemins étoient fermés à cause de la guerre qu'on y a recommencé, & ceux qui commandoient dans les Villes faisoient fouiller les messagers, & on leur ôtoit les Lettres, sur tout celles qu'on écrivoit en Allemagne; parceque le bruit couroit que le Prince de Condé y levoit des soldats pour s'en servir contre le Roy. On dit en France qu'on a entrepris cette guerre, contre la volonté du Roy & de sa mere; mais ceux qui font profession de la veritable Religion disent, que les affronts qu'on leur faisoit les ont contraints de prendre les armes. On travaille à la paix, & il semble que le frere du Roy veut s'en faire l'arbître; mais il n'aura pas assés de credit pour en venir à bout: car ceux qui tien-

nent le party du Roy s'imaginent qu'il est plus affectionné au Roy de Navarre, & qu'il n'avoit pas ignoré le dessein qu'il avoit d'entreprendre la guerre. Lors que j'arrivay à Paris, j'en parlay à des gens qui savent le mieux les affaires, qui esperoient que la guerre pourroit facilement s'appaiser, parce que le Roy l'avoit en horreur. Mais pendant qu'on parloit de la paix, le Roy de Navarre prit Cahors qui est une grande ville d'Aquitaine située en un lieu fort avantageux qu'ils ne rendront pas facilement au Roy. La prise de cette ville a rendu la negociation de paix plus difficile qu'elle ne paroissoit auparavant: car dès que le Roy en a appris la Nouvelle, il a fait lever en diligence des troupes, qu'il a envoyées en Picardie pour assieger la vil-

ville de Lantere, que le Prince de Condé avoit prise quelques mois auparavant, mais à ce que j'apprens, on avance fort peu ce siege; quoy que l'on ait pû dire en France. Il me semble que le frere du Roy demandoit la paix de bonne foy: car il voyoit bien, que tant que la France seroit en trouble, il ne pourroit pas donner aux Pais-Bas le secours, qu'ils n'auroient pas manqué de luy demander, s'ils luy avoient donné le commandement de ces Provinces. J'ay été contraint de me retirer icy de France par la Normandie, parce que les soldats du Roy qui couroient toute la Picardie, en rendoient les chemins fort dangereux. J'ay été attaqué pendant mon voyage d'une rude fièvre, dont je n'étois pas encore quitte lors que je suis arrivé icy;

mais je me porte mieux à present par la grace de Dieu. Il y en a plusieurs qui me blâment d'avoir entrepris ce voyage en France, sans savoir la raison qui me l'a fait entreprendre. Les Etats de ces Provinces ne m'y ont point du tout envoyé, comme quelques-uns s'imaginent, ny je n'en ay eu aucun ordre d'eux, mais j'y suis allé pour mes affaires particulieres, & celles de quelques autres; & je ne crois pas qu'ils se repentent de m'avoir confié le soin de leurs affaires, puisque j'ay executé selon leur desir les ordres qu'ils m'avoient donné. Je me suis joint aux Deputés que les Etats de Flandre envoioient au frere du Roy pour être plus assûré en chemin. Et personne ne doit s'étonner que j'aye craint le peril des chemins; moy, qui n'avois pas été en France

ce

ce depuis le massacre de Paris. Et de plus, ceux qui m'accusent n'ont pas tant de sujet de craindre cette Deputation de Flandres, qui n'est d'aucune consequence: car ces Deputés n'avoient autre chose à faire qu'à dire au frere du Roy, qu'on avoit resolu dans les Etats de Flandres de luy faire proposer les articles ou conditions qu'on avoit fait il y a sept ou huit ans dans l'Assemblée des Etats Generaux, afin que les Provinces deliberassent là dessus: & ce sont ces mêmes articles que j'ay envoyé depuis long-tems à V. A. E. Cependant les Envoyés de Flandres s'en rapportoient à ce que l'Assemblée generale des Etats en ordonneroit, du consentement desquels ils disoient, qu'ils ne vouloient jamais se separer; ce qui étoit de même que s'ils n'avoient rien fait.

N 5

Aussi

Aussi n'en reçurent-ils point de réponse, mais demeurèrent auprès du frere du Roy, jusqu'à ce que ceux que les Etats Generaux luy envoioient, fussent arrivés. Les Deputés des Etats Generaux se preparerent à se mettre en chemin, pour aller trouver le frere du Roy: car ces jours passés les Etats Generaux & même l'Assemblée de tous les ordres de cette ville resolurent de traiter avec lui, puis qu'à present il n'y a plus d'esperance de faire la paix avec les Espagnols. & que ces Provinces ne se voyent pas en état de pouvoir soutenir long-tems cette guerre par leurs propres forces. Il n'a pas été si aisé d'obtenir une telle resolution des habitans de cette ville, que des Etats Generaux. On a disputé avec opiniatreté cette affaire dans leur Assemblée,

blée,

blée, qui s'est separée trois fois sans que la chose fût faite; parce que les premiers bourgeois de cette ville ont leur principal negocié en Espagne: c'est pourquoy ils ne voyent pas de bon œil que la Souveraineté de ces Provinces passe en d'autres mains que celles de l'Espagne. On m'a dit, que lors que l'Archiduc Matthias eût appris qu'il avoit été resolu dans les Etats Generaux de traiter avec le frere du Roy de France, il alla dans leur Assemblée, & y fit une belle harangue, par laquelle il leur representa, qu'il n'étoit pas venu de luy-même, mais qu'on l'avoit fait venir icy pour les aider de son mieux, & qu'ils étoient eux-mêmes témoins qu'il ne s'étoit jamais separé de leur sentiment; mais qu'à present il voyoit bien que sa presence ne leur seroit à l'a-

ve-

venir ny utile ny agreable: c'est pourquoy, il les pria de luy dire leur sentiment sur ce qu'il avoit à faire. Il ajouta, qu'à son arrivée on avoit mis dans sa maison plusieurs Gentis-hommes & beaucoup de bourgeois de ces Provinces pour se servir d'eux, & qu'il en avoit reçu de fideles services; mais qu'il avoit de la douleur, de ne pouvoir pas les reconnoître: C'est pourquoy il prioit les Etats de se souvenir d'eux, afin que du moins il ne fût pas dit, qu'ils l'avoient servi à leur prejudice. Cette harangue en attendrit plusieurs, mais je ne crois pas que les Etats y ayent encore répondu, & peut être on n'y répondra pas sitôt, autant que je puis le prévoir. Pour moy, MONSEIGNEUR, je prie tres-humblement V. A. E. par cette bonté qui luy est naturel-

relle, de me permettre de parler un peu plus librement de cette affaire. Tout le monde fait que ces Provinces qui étoient autrefois les plus florissantes, ont été si ruinées par cette longue guerre civile, qu'elles sont aujourd'huy les plus miserables. Ils ne voyent point de fin à leurs miseres, & ils sont dans une crainte continuelle de se voir accablés par les Espagnols, qui, quelque mine qu'ils fassent, ne desirent pas la paix, & quand même l'on en parleroit, ils n'ont pas dessein de leur laisser la moindre liberté de Religion; mais il s'est fait dans ces Provinces un si grand changement de Religion, que le Papisme ne sauroit être re-tabli sans les ruiner de fond en comble. On avoit souvent prié l'Empereur Maximilien de glorieuse memoire de se rendre arbitre

tre de la paix entre le Roy d'Espagne & ces Provinces; mais comme il étoit sage, & qu'il avoit l'esprit penetrant, il s'appercevoit bien que les Espagnols ne demandoient pas la paix de bonne foy, mais qu'ils ne le faisoient que pour ruiner, sous ce pretexte, la liberté de ces Provinces. C'est pourquoy ne voulant pas être le Ministre de leur injustice, il ne voulut pas qu'ils abusassent de ses soins, & on ne pût jamais le persuader à se mêler d'une negociation de paix. Il est vray que lors que Gonther Comte de Schvarzbourg vint icy de sa Cour, il y a cinq ans, & qu'il eut commencé à parler de la paix, & que le bruit se fût répandu qu'il le faisoit par les ordres de l'Empereur; ce Prince écrivit icy qu'il ne luy en avoit point donné d'ordre. Il n'y a point

point d'homme de bon sens, qui juge, que l'Empereur Maximilien n'avoit pas eu envie d'appaiser ces troubles, & de conferver la Souveraineté de ces Provinces au Roy d'Espagne, qui étoit son intime amy & son parent; mais comme j'ay dit, il ne voulut pas que les Espagnols abusassent de ses soins, pour tromper les habitans de ces Provinces. Maximilien étant mort, Rodolfe son fils se laissa persuader à entreprendre l'affaire. Il envoya d'abord icy pour Commissaires le Baron de Venebourg, & quelques autres, qui entrèrent en pour-parler de paix avec Dom Jean d'Autriche, qui venoit d'arriver d'Espagne avec les ordres du Roy; & les Etats de ces Provinces. La paix fût enfin conclüe entre eux; mais Dom Jean d'Autriche fit un peu trop tôt connoître,

tre,

tre, qu'il avoit consenti à cette Paix pour tromper les Etats. Après la mort de Dom Jean d'Autriche l'Empereur entreprit de traiter cette affaire avec plus de vigueur; pour cet effet il choisit, & envoya à Cologne quelques Electeurs & d'autres Princes de l'Empire. L'Electeur de Mayence ne voulut pas être de ce nombre, parce que, comme il a l'esprit fin, il s'appercevoit assés de la maniere dont en useroient les Espagnols. Mais, que firent-ils à Cologne? Premièrement les Princes Deputés de l'Empereur ne purent ou ne voulurent pas obtenir du Duc de Parme, qu'il levât le siege de Mastric, pendant qu'on travailleroit à la paix. De plus il arriva, que des dix Envoyés ou Deputés que les Etats avoient envoyé à Cologne, il y en eut cinq qui
se

se laisserent corrompre, & après avoir decouvert aux Espagnols les desseins de ceux qui les avoient envoyés, se rangerent enfin de leur party. Il en fut de même de ceux d'Artois & de Hainaut, qui abandonnerent le party des Etats pour s'attacher à celuy d'Espagne: & cela leur fut si bien persuadé, que depuis ce tems-là les Etats n'ont point eu d'ennemis plus fâcheux. Mais ce qui est encore le plus à blâmer, est qu'après la prise de Mastric, où ceux qui tenoient le party des Etats étoient dans une grande consternation, & que quelques-unes de leurs villes se furent renduës aux Espagnols: les Commissaires de l'Empereur proposerent alors les conditions de paix que V. A. E. a vüës: qui auroient sans doute jetté les Etats dans de grandes dif-

O

fi-

ficultés, si les Troupes Espagnoles qui s'étoient revoltées, parce qu'on ne leur avoit pas payé leur solde, n'eussent refusé pour lors de marcher contre les ennemis. Car les Catholiques qui étoient alors beaucoup plus puissans qu'ils ne le sont à present, voyant que ces conditions leur étoient avantageuses, crûrent qu'ils ne manqueroient pas de les accepter. La raison que les Commissaires de l'Empereur disoient, de n'avoir pas pû accorder plus de liberté de Religion aux Flamans, de peur que leurs sujets ne leur eussent demandé la même liberté, ne les excuse pas assés, puis qu'ils savoient bien que de toutes les difficultés, qu'ils avoient entrepris de regler celle de la Religion étoit la principale: Car s'ils avoient crû qu'ils ne pouvoient rien faire
en

en cela, pourquoy s'étoient - ils chargés de cet employ - Les Etats après avoir été si maltraités, voyant bien que leurs propres forces n'étoient pas capables de détourner la ruine qui les menaçoit, resolurent d'implorer le secours de quelque Prince contre les forces d'Espagne, & comme il n'y en avoit point d'autre, dont ils pûssent plutôt l'obtenir que du frere du Roy de France, qui leur avoit souvent offert ses soins & son secours, ils crûrent qu'ils ne pouvoient pas mieux faire que d'avoir leur recours à luy. Ceux qui écrivent d'Allemagne croient que si ce changement se fait il sera fort desavantageux à l'Empire, sans distinguer ce qui est avantageux ou desavantageux à l'Empire d'avec ce qui l'est à la maison d'Autriche; pour moy, je ne sau-

rois m'empêcher de dire, que si ce changement se fait, ce ne peut être qu'au defavantage de la maison d'Autriche, à quices Provinces appartiennent par droit de succession; mais c'est une autre question de dire que cela portera du prejudice à l'Empire, car si la Souveraineté de ces Provinces étoit transferée au frere du Roy de France, pour les tenir aux mêmes conditions, que les Espagnols les possedoient avant ces desordres, c'est à dire pour les tenir comme fiefs de l'Empire, il ne seroit peut-être pas avantageux à l'Allemagne d'augmenter la puissance des François, qui sont des esprits remuans, & les Etats feroient peut-être mieux de choisir un Prince d'une maison moins puissante que la France, mais il n'y en a point d'autre que celuy-
cy,

cy, dont les Etats puissent esperer du secours. Je puis ajoûter, que les forces des François ont été si fort affoiblies par ces longues guerres civiles, qu'elles sont à present bien petites: & de plus, toutes les fois que ces Provinces ont eu des Princes de la maison de France, ils ont toujourns été les ennemis jurés des Rois de France, tout parens qu'ils étoient. Je m'en vais dire plus librement ma pensée. La liberté de l'Allemagne a, selon mon sens, beaucoup plus à craindre de la maison d'Autriche que de celle de France, puisqu'elle est beaucoup plus puissante, & qu'elle a ses factions & plusieurs habitudes dans l'Allemagne même. Si le Roy d'Espagne s'empare du Portugal, qu'il a attaqué avec de si grandes forces, qu'il semble que les Portugais auront

de la peine à luy resister: cela augmentera de beaucoup sa puissance. Que s'il remet ensuite ces Provinces sous sa domination, il ne tiendra qu'à luy de donner des loix aux Provinces d'Allemagne qui en sont voisines, & tant qu'elles auront pour Empereurs ses freres, qui sont d'intelligence avec luy, ils mettront sans doute l'Allemagne sur le panchant de perdre sa liberté, si quelqu'un dit, que ce Roy d'Espagne & les autres Princes de la maison d'Autriche ne sont pas ambitieux, & que les Allemans n'ont pas sujet de les craindre de ce côté-là. Je répons que les hommes sages ne regardent pas seulement le present, mais ils jettent les yeux, autant qu'ils le peuvent sur l'avenir pour leur propre seureté & pour celle de leurs Successeurs, & tâchent à

à

à mettre les choses en état, que leurs voisins ne puissent pas leur faire du tort, ny à leurs Successeurs, quand même ils en auroient le dessein, car ceux qui sont aujourd'huy bons amis, deviennent bientôt ennemis, & il arrive souvent que des Princes fiers & ambitieux succedent à des Princes tranquilles & amateurs de la paix. Ceux-là même qui ne paroissent pas ambitieux s'emparent quelque fois du bien d'autruy par des voyes qui ne sont pas legitimes, lors qu'ils en trouvent l'occasion favorable, comme nous voyons que le Roy d'Espagne fait à present en Portugal, qui ne semble pas lui appartenir de droit. Lors de la guerre de Smalcalde l'Allemagne fut sur le point d'être reduite à l'esclavage par l'Empereur Charles, ou plutôt, elle y étoit
O 4 déjà

déjà reduite, si le Duc Maurice d'heureuse memoire, Frere de V. A. E., V. A. E. même & quelques autres Princes n'eussent secouru leur miserable patrie qui demandoit leur assistance. Ceux qui ont connu la puissance del'Empereur Charles, son experience en l'art militaire, son autorité, sa prudence, & le bon heur qui l'accompagnoit presque toujours, n'ignorent pas combien grand étoit le peril où vous vous exposiés, lors que vous entreprîtes la guerre contre luy, & à la verité, si cette entreprise ne vous avoit pas heureusement réüssi, c'en auroit été fait, non-seulement de vos illustres Maisons, mais aussi de la liberté de toute l'Allemagne. Mais Dieu vous assista, lors que vous combattiés pour la justice, pour la vraye Religion & pour la liberté

té de la patrie, & vous donna ce bon succès lorsque vous en étiez aux mains avec l'ennemy le plus puissant, afin que l'Allemagne peut avec raison vous appeller le Defenseur & le Restaurateur de sa liberté, puisque depuis plusieurs siècles personne ne luy a rendu de si grans services que vous luy en rendites alors. Il étoit genereux dans ce tems-là, & digne d'une loüange eternelle, de se precipiter dans ce danger, pour soutenir la liberté de la patrie, mais il vaut mieux se mettre en état de ne pas être si souvent exposés à ces fortes de perils, & opposer de bonne heure une barriere à l'ambition de ces Princes, que vous voyés en état de vous faire du mal. Le Roy d'Espagne a attaqué le Portugal avec vingt mille hommes, & il y a déjà pris quelques
Vil,

Villes. La flotte partit de Cadix le vingt-cinquième du mois passé, à ce que disent les matelots. Ceux qui viennent de ce côté-là disent, qu'elle est fort puissante, & que ceux qui la commandent vouloient la diviser en quatre escadres pour attaquer en même tems diverses Places du Portugal, & donner par ce moyen plus de terreur aux Portugais. Il semble que les Portugais ont resolu de bien defendre leur liberté contre les Espagnols. Mais, j'ay peur qu'ils ne manquent de forces, & qu'ils ne soient pas long-tems d'accord, parce qu'ils n'ont point de chef. Ils ont donné le commandement de la Cavallerie à un Mahometan d'Afrique, que le Roy Sebastien avoit resolu de remettre sur le trône de Fez. On amene d'icy en Portugal quantité d'armes, de poudre
à Ca-

à Canon, & d'autres choses necessaires à la guerre. Outre la flotte, qui, comme j'ay déjà écrit, partit le mois passé de Cadix. Le Roi d'Espagne en équippe encore une en Biscaye qui fera, dit-on, de soixante Navires, dont la Reine d'Angleterre a grand peur, c'est pourquoy elle envoye plus de troupes en Irlande, que le Roy n'en avoit envoyé, depuis qu'on a commencé de s'y soulever. On parle encore du mariage du frere du Roi de France avec la Reine d'Angleterre, & on envoye souvêt des Ambassadeurs de part & d'autre qui assûrent, que la chose se fera, mais il ya peu de gens qui le croyent. On fait la guerre fort lentement dans ces Provinces. Hier sur la pointe du jour, quelques Cavalliers ennemis vinrent reconnoître jusqu'aux
por-

portes de cette Ville. & brûlerent trois moulins à vent. On dit que les mécontents reçurent ces jours passés deux mois de gages, ils ne sont pas loin de Camerac, où le frere du Roy de France a envoyé un nouveau secours de soldats. V. A. E. peut favoir d'ailleurs plutôt que d'icy ce qui se passe dans la Frise. On m'a dit que le Comte de Schvarzbourg qui servoit auparavant l'Empereur, est à present au service du Roy d'Espagne, qui luy a donné le commandement des troupes, qu'il envoie au secours de celles qu'il a en Frise: je crois qu'on y enverra les vieilles Troupes Allemandes, qui sont dans le Duché de Luxembourg, à qui la mere du Duc de Parme a offert trois mois de gages, mais ils en demandent huit, & se soulevent.

Je

Je souhaite toute sorte de bonheur
& de prosperité à Vôte Altesse
Electorale & à toute son illustre
Famille. A Anvers le dernier jour
du mois de Juillet 1580.

F I N.



ent
que
urs
ils
où
vo-
fol-
ail-
se
dit
urg
pe-
du
é le
es,
les
y
Al-
ché
ere
ois
de-
ent.
Je

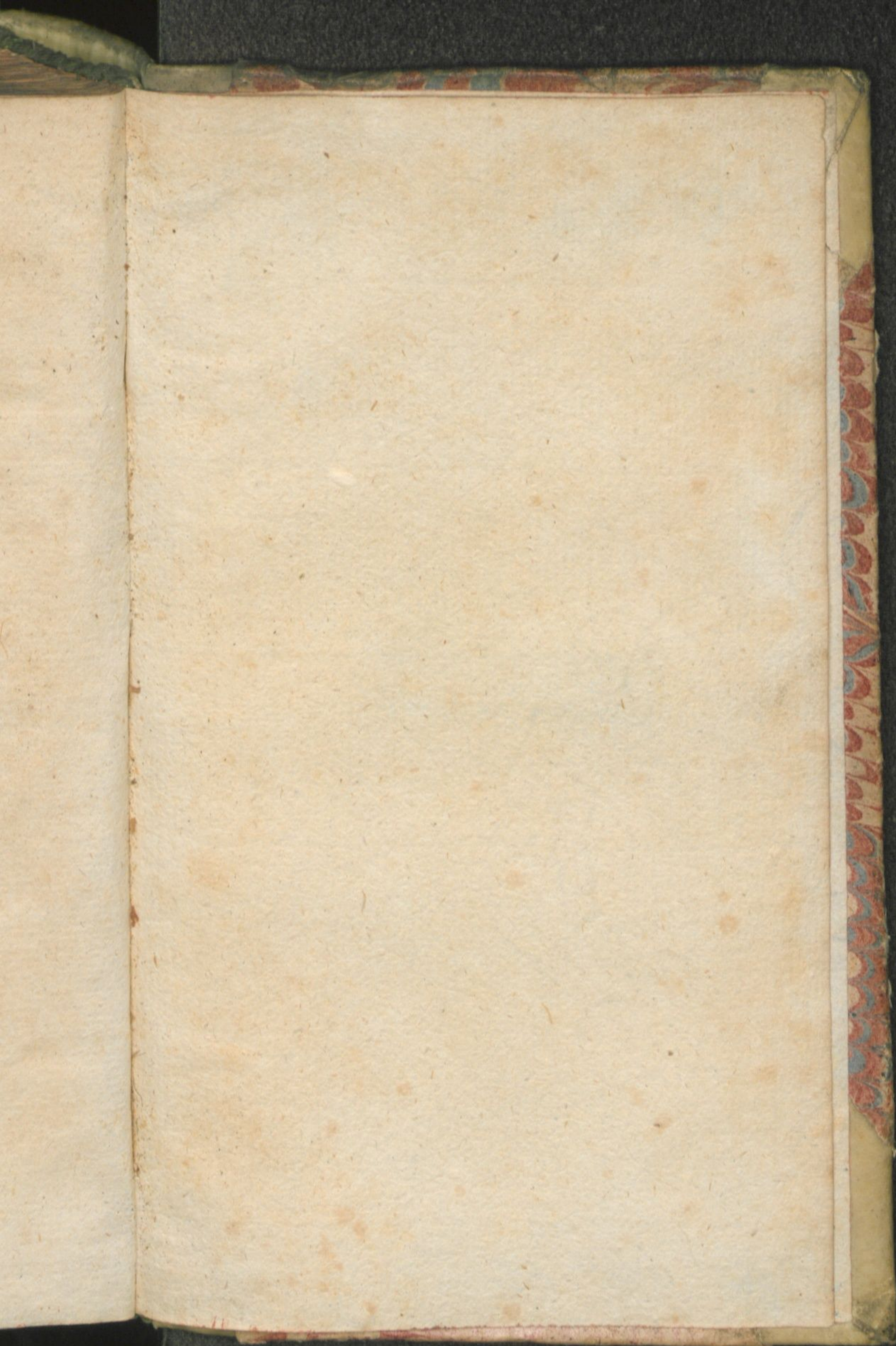
DE LANGHEIT.
le jour de son jour de bonheur
de de par la voie de la
Electoral de son son illustre
famille de Anvers le dernier jour
de mois de Juillet 1800.

F I N



151
2
13
14
15





20 31/06 9

ULB Halle

3

004 709 020



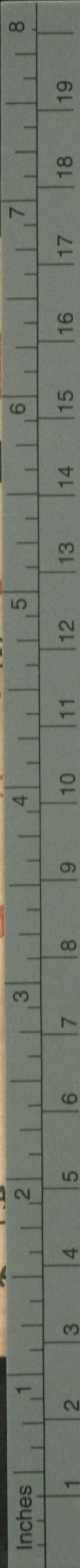
VD77

M.F.





ChésJEAN
A SC
ELE
D'
DI
LI



TIFFEN® Color Control Patches

© The Tiffen Company, 2007

Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black
Light Blue	Light Cyan	Light Green	Light Yellow	Light Red	Light Magenta	White	Light Gray	Black
Dark Blue	Dark Cyan	Dark Green	Dark Yellow	Dark Red	Dark Magenta	White	Dark Gray	Black

